

**Animaux & insectes  
fantastiques**



**Fash-infos Bibliothèque 7**

## TABLE

LE CHAT DE TCHERNOBYL (JEAN-PIERRE LAIGLE) .....	3
LE CHAT PHILOSOPHE (JEAN-PIERRE PLANQUE).....	9
CHATS-GAROUS (THIERRY ROLLET) .....	11
LE CHIEN (JOHANNE MARSAIS) .....	14
CHIMÈRE (JUAN PABLO NOROÑA) .....	17
LES COPAINS (CLAUDE BOLDUC).....	19
DOLPHIN NEUROLOGIC (GILLES BIZIEN).....	20
L'ENFANT DU LAC (ANNETTE LUCIANI / AMY SHARK) .....	29
L'EXTINCTION DES MEUGRILLONS (JOSE VICENTE ORTUÑO).....	34
LES LÉPIDOPTERES D'ALPHA 6 (JEAN-PIERRE PLANQUE).....	36
LA LETTRE (SOLEDAD VELIZ CORDOVA).....	38
LIBELLULES ET PLANÈTES (ALEXANDER KARAPANTCHEV).....	45
LES NOCES DE LOUPS (JENNY KANGASVUO) .....	46
LE RENARDEAU DE LA NOËL (LÉO LAMARCHE) .....	54
TIGRES (DANIEL WALTHER) .....	58
LA VIE COMME DU MIEL (GULZAR JOBY).....	60
LA VIPÈRE (MARION LUBRÉAC) .....	63
BIOGRAPHIE DES AUTEURS .....	64

# Le Chat de Tchernobyl

## (Jean-Pierre Laigle)

*Aux autres amateurs et auteurs de SF avec qui j'ai visité Tchernobyl le 17 avril 2006.*

Il existe des gens qui, sans adhérer au national-socialisme, ne manquent pas un film, un livre, une conférence sur le sujet. C'était au même genre de fascination qu'obéissaient les touristes à l'époque où il y avait encore quelque chose à visiter à Tchernobyl. Il y a entre le bûcher funéraire du Führer et l'incendie du réacteur maudit plus d'un rapport. Entre autres, la consécration de l'échec de deux doctrines. Mais surtout la dernière flambée avant l'incinération.

C'était en avril 2006, vingt ans après la catastrophe. Tous les media en faisaient leurs choux gras, les organisations anti-nucléaires en profitaient pour battre le rappel de leurs troupes et les gouvernements pour récolter des fonds destinés au cocon de 18 000 tonnes prévu pour isoler la centrale. Et surtout les entreprises américaines et européennes se disputaient le marché d'un milliard d'€ que représentait la construction de celui-ci. Les radiations rapportaient encore.

En attendant, des techniciens consolidaient le sarcophage – appellation journalistique – de béton et d'acier jadis improvisé par les Russes pour l'empêcher de s'effondrer et de libérer une nouvelle nuée létale. Ils n'avaient pas fini d'évacuer les décombres entourant le réacteur et étaient loin d'en approcher le cœur toujours chaud. La cheminée de ventilation de la centrale pointait alors comme un doigt moqueur à leur adresse. Et à celle de l'humanité qui s'achetait un siècle de sécurité.

Dans les villes et les villages évacués des alentours, la plupart des bâtiments n'étaient pas devenus ces monticules de décombres et de poussière qu'aujourd'hui presque personne ne vient photographier et où ne pousse toujours qu'une végétation malade. Dans des millénaires, quelles questions nos successeurs ou des visiteurs d'outre-espace se poseront-ils sur ce site ? Sauront-ils jamais deviner quel monument à l'incompétence humaine il fut pour nous ?

L'autobus qui nous transportait devait dater de l'ère soviétique tant il brinqueballait. La pitoyable haridelle ahanait sur la route comme une Trabant et se propulsait pourtant avec une vaillance stakhanoviste. Nous étions venus à Kiev pour un congrès qui s'était achevé et dont cette excursion constituait plutôt le couronnement que l'épilogue, car nous étions tous plus ou moins mandatés par les pays donateurs désireux de savoir où passait leur argent.

Passé le poste de contrôle et l'examen des passeports, nous entrâmes dans la zone officiellement contaminée. Car le paysage n'avait pas attendu le panneau « Tchernobyl » pour se dégrader : c'était déjà un *no man's land* sur lequel le printemps peinait à s'imposer. Un troupeau de chevaux sauvages excita tellement les occupants que le teuf-teuf dut s'arrêter pour leur permettre de les photographier. C'est dire combien la banalité revêtait ici un caractère exceptionnel.

Enfin le véhicule se gara au milieu de bâtiments d'allure récente et nous accueillit une petite troupe de militaires. Après un échange de salutations furent

déposés sur l'asphalte deux cartons où ils nous invitèrent à puiser. C'étaient des tenues antiradiations bleues ou blanches. Sur l'enveloppe en vinyle figurait la marque « TD – Tidy Professional », suivi, en français, de « Combinaison avec cagoule modèle n°42105 » et de « Vêtement à usage unique non tissé polypropylène ».

« Nous voilà habillés à la dernière mode de Paris », conclut quelqu'un.

En vérité, nous avions plutôt l'air de clowns avec ces tenues par-dessus nos vêtements civils. Elles étaient tellement minces qu'elles n'arrêtaient guère que les rayons alpha. Je pense même qu'elles étaient parfaitement inutiles et que leur seul but était de nous inspirer la prudence au cours de notre excursion. Les balayeurs que nous croisâmes près de la centrale n°4 portaient en plus un masque contre l'inhalation de poussières radioactives. Il est vrai que nous étions seulement de passage.

Ce fut alors qu'apparut le chat. Un matou à l'air futé, aux yeux verts et au poil brillant, blanc tacheté irrégulièrement de noir, ni trop gros ni trop maigre, sûrement pas sous-alimenté. Il nous dévisageait, assis sur son postérieur, occupant la plus haute marche de l'escalier d'un proche bâtiment. Mais il gardait sa dignité devant le spectacle des visiteurs qui s'empêtraient à revêtir leurs tenues alors que des militaires nous photographiaient avec force commentaires ironiques.

Je m'avançai et le caressai sur le dos avant de le gratter sous le menton et entre les deux yeux. C'était visiblement un chat civilisé, descendant sans doute de ceux abandonnés lors de l'évacuation. Il paraît que certains se promenaient dans la zone interdite autour de la centrale n°4, peut-être en quête des rats, des souris et des oiseaux qui avaient élu domicile à l'intérieur du sarcophage – l'abri, selon la terminologie officielle. Mais lui semblait en bonne santé et sédentaire.

Je ne m'étonnai qu'à demi quand il me suivit dans l'autobus, sans susciter de commentaires de notre guide militaire tant il semblait faire partie du paysage. Il se pelotonna sur mes genoux et se mit à ronronner. Lui seul garda son calme lorsque, à quelques centaines de mètres de la centrale n°4, les compteurs de radiations qu'avaient emportés certains voyageurs crépitaient furieusement pendant quelques secondes. Mais leur rassurant cliquetis avait repris quand nous quittâmes le véhicule.

Le chat ne nous accompagna pas dans le bâtiment neuf qui se dressait face à la centrale n°4. Une grande vitre antiradiations donnait sur celle-ci dans la salle où nous accueillit une charmante dame. Elle nous prévint qu'il était interdit de filmer le sarcophage, mais plusieurs désobéirent pendant qu'elle nous exposait grâce à une maquette aux éléments amovibles les travaux qui s'y déroulaient. Les pays donateurs dont les drapeaux s'aliginaient sur les murs seraient contents.

L'épaisse bâtisse grise bardée de béton et d'acier avec sa grue en guise de minaret avait l'air moins impressionnant que dans les images d'actualité. J'avais peine à croire qu'elle continuait à faire trembler le monde tant elle évoquait un blockhaus mal dégrossi ou un vestige d'une guerre oubliée. Mais c'était comme une montagne faussement rassurante camouflant un dragon en attente de la première occasion pour ressurgir et cracher le feu sur l'humanité imprudente.

Le chat attendait sur mon siège lorsque nous revînmes. Direction : Tchernobyl (*Tchornobyl* en ukrainien), Pripiat et les villages environnants évacués peu après la catastrophe. Devenu notre mascotte officielle, il nous escorta désormais pendant les heures où nous déambulâmes entre les immeubles. Car il

était formellement interdit d'y entrer, certains menaçant ruine, ainsi que d'y ramasser quoi que ce fût. Mais notre guide exerçait une surveillance débonnaire.

De toute façon, il n'y avait plus grand-chose à glaner : les pillards avaient fait place nette peu après l'évacuation. Combien avaient survécu à leurs larcins ? Et les receleurs, et les acheteurs ? Une chaise d'accouchement rouillait pourtant devant une maternité à l'intérieur de laquelle s'inscrivaient toujours sur un panneau les noms des patientes et la date de leur admission. Des manèges et des auto-tamponneuses aussi dans un parc d'attractions. Et même une grande roue.

Je m'aventurai au seuil d'une école sur les murs de laquelle s'affichaient les conquêtes du socialisme, les épisodes de la Grande Guerre Patriotique, des scènes de la reconstruction de l'U.R.S.S., etc. N'y manquaient que des centrales et des champignons nucléaires. Mais sans doute figuraient-ils dans d'autres salles avec tout l'arsenal soviétique. Plus tard, dans une maison de campagne désertée, je ramassai une poignée de lettres et de cartes postales dont l'une commençait ainsi :

« Ma petite Macha,

« J'espère que tu seras de retour pour la mi-printemps. J'ai planté des fleurs comme tu les aimes tant afin que tu les voies éclore quand nous serons ensemble. Ici, il fait déjà chaud. J'en ai profité pour nettoyer le jardin et fumer la terre avec les débris carbonisés. Cette année encore, j'ai planté des fraisiers. Nous mangerons nos propres fraises avec de la crème de la vache de l'oncle Sacha... »

Ainsi s'interrompait la carte. Et le jardin dépérissait sous les arbustes grêles qui concurrençaient avec succès même les mauvaises herbes sur un sol à la consistance de cendre. Je mis toute la correspondance dans la sacoche que je portais en bandoulière. C'est mon seul souvenir palpable de la zone contaminée. Depuis, je le garde dans un tiroir de mon bureau, comme un témoignage de la soudaineté de l'évacuation et du mensonge des autorités quant à son caractère provisoire.

Assis devant moi, le chat m'observait comme s'il comprenait la détresse de la situation, bien qu'il fût sûrement trop jeune pour avoir vécu la tragédie. Nous quittâmes la maison fantôme. L'excursion tirait à sa fin. Il y eut encore un arrêt devant le monument typiquement soviétique aux « liquidateurs » qui s'étaient sacrifiés pour limiter les dégâts de la centrale n°4. Ce fut l'occasion des dernières photographies. J'ai toujours celle où je tiens mon ami félin dans les bras.

Ensuite nous fut offert un repas au cours duquel le chat prit place sur mes genoux. Il ne mendia pas le moindre relief mais accepta poliment les morceaux de viande que je lui offris. Il me suivit jusque dans les toilettes. Sans réfléchir, je bourrai le fond de ma sacoche avec la combinaison antiradiations que j'avais décidé de garder et y déposai l'animal sans susciter de protestations. Comme il n'était pas très gros, il y tenait relativement à l'aise une fois le rabat mis.

Je fus un peu inquiet avant le passage au poste de contrôle. Mais le chat resta tranquille. J'aurais pu aussi bien transporter quelques kilos de plutonium dans une boîte isolante. La seule formalité consista à descendre de l'autobus pour nous soumettre au contrôle de la radioactivité. Un militaire promena aussi un compteur de radiations autour du véhicule et y pénétra, mais sans dépasser le siège du chauffeur. Lorsque je repris ma place, ma sacoche m'attendait avec son occupant.

Nous n'avions vu ni les villages où les habitants vivaient de leurs cultures contaminées, ni le cimetière des véhicules qui avaient participé au colmatage et au déblayage de la centrale n°4 et fourni toute la région en pièces détachées radioactives. Je suppose que cela aurait fait mauvaise impression. Nous étions donc satisfaits et rassurés et échangeons nos impressions comme des vétérans de retour du front. Nous avons notre content d'émotions bon marché.

Le passager clandestin ne se manifesta pas davantage le reste du trajet jusqu'à Kiev. Lorsque l'autobus arriva à l'hôtel Sport où nous étions tous logés, je m'attardai auprès de la palissade du chantier voisin et ouvris discrètement ma sacoche pour vérifier comment se portait mon invité. J'eus la mauvaise surprise de le voir bondir sur le trottoir, regarder deux ou trois secondes autour de soi, filer à toute allure sans demander son reste et tourner au coin de la rue.

Je restai là interdit, d'abord déçu par tant d'ingratitude, puis soulagé d'être déchargé du fardeau que représentait l'animal. J'aurais pu à la rigueur le garder dans ma chambre tant que j'y résidais et l'emmenier avec moi dans mes déplacements, mais pas le dissimuler aux contrôles de l'aéroport et l'introduire en fraude dans mon pays. Je me demandai quel coup de folie m'avait inspiré une action aussi irréfléchie, surtout de la part d'un fonctionnaire international apprécié pour son sérieux.

Je regagnai tristement ma chambre, me disant qu'après tout le chat avait fait ce qu'il voulait ou que peut-être son long séjour dans ma sacoche l'avait rendu furieux. Je lui souhaitai bonne chance dans cette ville alors en pleine expansion où, à défaut d'un maître, il trouverait au moins des poubelles bien garnies. Les jours suivants, je fouillai cependant les environs dans l'espoir de le retrouver. Puis je repris l'avion vers mon pays et ne pensai plus guère à cette histoire.

Pourtant, cinq mois plus tard, je me réveillai en sursaut avec l'idée de retourner à Tchernobyl. Je me rendormis assez vite mais ne cessai d'y penser le lendemain. Je me couchai avec la même nostalgie et la retrouvai les jours suivants. Une vraie obsession. J'étais comme un drogué en manque. Mon rendement s'en ressentit. J'étais désorienté car je n'aurais jamais pensé que mon voyage m'eût autant marqué. Après tout, à part son caractère déprimant, le site n'avait en soi rien d'inoubliable.

Je décidai d'en finir, obtins un congé de cinq jours et pris le premier avion pour Kiev. J'éprouvai durant tout mon voyage un immense soulagement. Devant l'hôtel Sport, un nouvel immeuble se dressait à la place du chantier. Le centre de la ville ressemblait encore plus aux capitales occidentales avec ses fast-foods, ses publicités agressives et ses enseignes insolentes. Mais les chauffeurs de taxis n'avaient pas changé : ils se jouaient autant du code de la route.

Le chat de Tchernobyl m'attendait. Mais il était méconnaissable : sale, maigre, pelé, une vilaine plaie au flanc, le regard suppliant, la gueule ouverte sur un miaulement muet, recroquevillé contre un kiosque proche pour se protéger de la pluie. Je le mis dans ma sacoche. Il y avait non loin une gargote où, dans mon ukrainien sommaire, je commandai des saucisses. Puis je repartis avec ma valise et mon passager vers l'entrée de l'hôtel où je pris possession de ma chambre.

Mon premier soin fut de nourrir mon invité. Il dévora toutes les saucisses et but l'eau que je lui présentai dans une coupelle. Je n'attendis pas qu'il eût fini pour lui nettoyer le poil avec un gant et faire couler de l'eau tiède sur sa plaie. Puis je l'enveloppai dans une serviette. Il tenait à peine debout et vacillait pendant que je

le frottai. Quand il fut sec, je sortis en direction du restaurant. À mon retour, il était endormi sur le lit. Je l'y rejoignis sans le réveiller.

Le lendemain matin, le chat réintégra ma sacoche et nous quittâmes l'hôtel. Sur l'annuaire téléphonique je cherchai un vétérinaire et, en chemin, nourris mon protégé. Le praticien me dit en anglais que la bestiole avait sans doute été heurtée par un véhicule et me proposa de la garder deux jours. Comme je ne pouvais courir le risque qu'elle fût découverte dans ma chambre et qu'il me semblait difficile de la transporter dans cet état pendant tous mes déplacements, j'acceptai.

Je me mis alors en quête d'un autobus pour Tchernobyl, car mon idée fixe était toujours aussi puissante. Aucun siège n'était disponible avant deux semaines, mais une employée de l'agence de tourisme me suggéra de m'adresser à la mairie de Slavoutitch, la ville-modèle fondée vingt ans plus tôt pour accueillir les réfugiés. Celle-ci se situait à une cinquantaine de kilomètres de la centrale n°4 et une bonne partie de la population travaillait dans la zone contaminée.

C'était l'époque où le dynamique maire de Slavoutitch choquait les bonnes consciences occidentales en déclarant son intention d'organiser un tourisme à grande échelle à Tchernobyl et même des survols en deltaplane de la centrale maudite. Il prétendait ainsi favoriser la prise de conscience de l'humanité envers le danger nucléaire. Moyennant un bakchich de deux cents euros, un de ses employés me casa parmi une délégation anti-nucléaire italienne la veille de mon envol.

Mon billet en poche, je repris l'autobus pour Kiev et récupérai le chat. Celui-ci semblait avoir un peu récupéré ; il n'avait plus l'air apeuré et tenait sur ses pattes ; sa plaie était sèche et son poil était débarrassé de tous ses parasites. Sa cage était confortable mais, à son ouverture, il sauta de lui-même dans ma sacoche. Il savait mieux que moi où il allait. Une fois ses honoraires empochés, le vétérinaire me raccompagna et me demanda avec un air bizarre :

« Il vient d'où, votre chat ?

— Je l'ai trouvé ici, à Kiev. Pourquoi ? mentis-je malgré moi.

— Si je n'avais pas abandonné la recherche, je vous en aurais offert un bon prix.

— Ah, oui ? Pourquoi ? demandai-je, soudain intéressé.

— Son sang est bizarre. En plus des globules rouges, des globules blancs et des plaquettes, il renferme un type de cellules dont je n'arrive pas à déterminer la fonction, mais je puis vous assurer qu'elles n'existent chez aucun mammifère.

— C'est tout ? fis-je semblant de m'étonner.

— Non. Je lui ai fait une radio. Son cerveau aussi est bizarre. Et je ne parle pas de certains autres organes. Je garde les clichés pour ma collection.

— Ça n'a pas l'air de vous étonner.

— Vous savez, depuis vingt ans, j'en vois, des bizarreries. Et pas qu'animales. Il y a de véritables musées des horreurs dans certains hôpitaux. Il y a même un trafic. Contre des dollars ou des euros, ça part bien. Mais ça, qui est-ce qui en parle ?

— Je vois. Après Hiroshima aussi, il y a eu des malformations, acquiesçai-je.

— Notre Hiroshima à nous est plus insidieux. Il est mental comme physique.

Enfin, si vous me ramenez votre chat, je serai ravi de voir comment il aura évolué.

— J'en doute, docteur. Merci. »

À l'hôtel Sport, j'offris à mon invité de la viande hachée et du lait achetés en cours de route avant de souper au restaurant. Je regardai un peu la télévision dans ma chambre : le déblayage des alentours du réacteur n°4 et la consolidation du sarcophage s'achevaient ; la construction du cocon définitif pourrait bientôt commencer. Puis nous nous endormîmes. Demain, un autobus partait à 6 heures pour Slavoutitch où m'attendait celui de 8 heures pour Tchernobyl.

Nous franchîmes sans problèmes le poste de contrôle. La tenue antiradiations enfilée, j'allai dans les toilettes et relâchai le chat. Je lui fis un brin de conduite jusqu'à la sortie et le regardai s'éloigner le long du bâtiment. Il disparut au premier tournant et je rejoignis le groupe d'Italiens. Je ne ressentis pas l'excitation de la première fois. Tchernobyl était aussi morne en automne qu'au printemps. Sans l'attrait de la nouveauté, je m'ennuyais. En vain, au retour, cherchai-je le minet.

Je n'ai jamais revu le chat de Tchernobyl. J'ai souvent pensé à lui durant ces cinquante ans. J'ai aussi réfléchi à mon aventure et à mon comportement. J'ai beau aimer les félins, celui-ci est le seul à m'avoir fait commettre une telle bêtise. J'en déduis qu'il était certainement très particulier, qu'il m'avait suggestionné, que j'avais exécuté tous ses désirs et à distance. Peut-être même est-ce lui qui m'a empêché d'en parler jusqu'ici. S'il est mort récemment, cela lui faisait un bel âge.

Que voulait-il exactement ? Visiter le monde des humains ? Pourquoi m'a-t-il choisi ? Parce que j'étais le seul qu'il pouvait suggestionner ? Malgré son intelligence, il n'était sans doute pas assez armé pour affronter la grande ville. Et une fois blessé, il n'a plus eu comme recours que de me rappeler pour le ramener là où il était né. J'espère qu'il y a coulé une vie heureuse. Pourquoi la zone contaminée de Tchernobyl qui fut un enfer pour certains ne serait-elle pas un paradis pour d'autres ?

FIN



# Le Chat philosophe

## (Jean-Pierre Planque)

À certaines heures pâles de la nuit, quand la lune est au plus bas, j'écris. Hommes, femmes et animaux dorment placidement apaisés dans des rêves. Je suis seul et j'écoute le chant de la nuit.

Les coqs ne dorment pas. On dirait qu'ils profitent de l'humaine absence pour affirmer l'existence de leur communauté. C'est à qui lancera vers les étoiles le plus beau chant. Et lequel de ces mâles pourra se prévaloir de l'organe le plus puissant ? Les chiens se sont tus peu à peu. J'imagine qu'ils rêvent secrètement d'être un jour des coqs avec une foule de jeunes poulettes à l'affût de leur crête, de leurs ergots et de leur chant glorieux...

Les animaux sont des cons, je vous le dis. Ils n'ont que notre exemple pour tenter de s'élever dans l'échelle de l'évolution. C'est pitoyable. Que pouvons-nous faire pour eux ? J'en ai parlé avec Fred, mon chat, pas plus tard qu'hier soir.

« Qu'est-ce que t'en penses, toi, m'a-t-il demandé. Ça vaut vraiment le coup d'être un homme ? »

J'avoue avoir hésité un moment. Cette question m'interrogeait au plus profond.

« Franchement, ai-je répondu un peu lâchement, je m'en tape ! »

Fred a passé une de ses pattes sur son oreille.

« Tu t'en fous vraiment ? m'a-t-il demandé.

— Non. J'ai souvent rêvé d'être un chat. Vous semblez tellement à l'aise dans votre corps. Pour moi, le chat a toujours été un symbole d'harmonie. Un chat, c'est beau, c'est gracieux, et habile avec ça ! Et puis, vous, au moins, vous n'aboyez pas à longueur de nuit...

— Hum, dit Fred, je te demande si ça vaut le coup d'être un homme et tu me réponds que tu aimerais être un chat. Est-ce une caractéristique humaine de tout ramener à soi tout en désirant être un autre ? »

J'avais du mal à suivre, mais il me semblait bien que mon chat était plein de bon sens.

« Oui, répondis-je, les humains sont pétris de contradictions... C'est peut-être ce qui distingue l'homme de l'animal. En tout cas, des questions, nous ne cessons de nous en poser. Tiens, connais-tu le paradoxe du chat de Schrödinger ?

— Oui, répondit Fred, j'en ai vaguement entendu parler. Ce type avait imaginé d'enfermer un chat dans une boîte et de le bombarder avec un électron. Je crois que mon congénère avait 50% de chances de s'en tirer. N'empêche qu'avant d'ouvrir la boîte pour voir si le chat était mort ou vivant, on pouvait dire que, scientifiquement, il était à la fois mort et vivant ! Ce qui était pour le moins paradoxal... Pourquoi me parles-tu de ça ?

— Parce qu'on se pose trop de questions, merde. J'aurais jamais l'idée de t'enfermer dans une boîte et de te bombarder d'électrons...

— Délicate attention, remarqua Fred, mais tu n'as toujours pas répondu à ma question : ça vaut-il le coup, oui ou non, d'être humain ? »

Il commençait à me gaver, ce connard de chat. Je l'avais récupéré un soir de pleine lune au bord de la mangrove. Je ne vous dis pas comme il puait ! Je l'avais

ramené ici dans ma 205 Junior, mieux que le SAMU. Je l'avais jeté dans la baignoire, lavé, brossé, séché. À croire que j'avais un vieux compte freudien à régler avec ma troisième femme qui était morte au CHU de Pointe-à-Pitre. La pauvre, quand j'y songe... Elle faisait sous elle en permanence et y'avait personne (en tout cas pas moi) pour nettoyer les selles qui s'épandaient dans sa misérable chambre. Oui, bon, on ne va pas me refaire le coup de la culpabilité. C'est le libéralisme appliqué à la Santé qui fait que la merde des uns rejailit sur tout le monde... Il était urgent de trouver une réponse.

« Écoute, Fred, dis-je. Je suis assez heureux d'être ce que je suis. Je peux écrire des histoires drôles (je peux te le prouver ; certaines de mes copines m'ont envoyé leurs strings pissés de rire, tiens, sens celui-là...) tout en étant terriblement sérieux. Le propre de l'homme, c'est de rire, de prendre de la distance, de se foutre de sa propre gueule. »

Le frigo choisit ce moment-là pour relancer son programme. Bruit parasite dans la cuisine. Demain, ce connard de frigo allait me poser des questions invraisemblables. Y'avait pas photo !

Un frigo qui m'avait coûté tout juste 150 €, que j'avais nettoyé, dégivré, repeint en vert... Il allait me pourrir la vie !

Je me suis accordé une minute, le temps de finir mon ti' punch et de fumer une clope. Puis j'ai demandé à Fred :

« Tu connais le paradoxe du chat philosophe enfermé dans un frigo ? »

FIN

# Chats-garous

## (Thierry Rollet)

Savez-vous pourquoi l'Égypte est le pays des chats, ceci depuis la plus haute Antiquité ? Tout simplement parce que les Égyptiens ont toujours eu peur de ces charmantes petites bêtes. Ils les ont toujours vénérées, par conséquent ; ouvertement sous le régime des pharaons, secrètement à notre époque, qui se dit « moderne » parce qu'elle s'imagine avoir suffisamment progressé et, de ce fait, n'avoir plus rien à découvrir autrement que dans le domaine réservé à sa nouvelle divinité : la Science.

Cette Science, c'est le poison, la tare, la souillure de l'humanité, pourrait-on dire bien souvent. Pourquoi ? Parce qu'aujourd'hui surtout, elle est de moins en moins humaniste. Elle se donne pour mission de changer tous les humains en créatures sans âme. En vérité, cette Science, qui se croit tout permis, serait bien incapable de résoudre, par exemple, l'énigme de la gent féline égyptienne.

Car il y a une énigme. Celle-ci : pourquoi, en Égypte, les chats sont-ils plus nombreux que les hommes ? Très simple : alors que, durant les siècles passés, les chats étaient brûlés vifs en Europe, sous l'inculpation de commerce avec le Diable, en Égypte, on savait depuis longtemps que ces pauvres animaux représentaient, au contraire, l'incarnation des forces du Bien. Mais les hommes craignent le Bien autant que le Mal, car ils redoutent de se voir dominés par l'un ou par l'autre ; leur orgueil ne s'en accommoderait pas. Alors, en Europe, on a voulu à tout prix détruire le Mal en lui faisant du mal ; en Égypte, on a plutôt cherché à se concilier le Bien en lui faisant du bien. Les procédés et les croyances différents, mais le résultat est le même partout : les chats, incarnation du Mal ou du Bien selon le goût et les mœurs, continuent de hanter l'esprit des gens.

Sauf celui des plus vaniteux. Ainsi, les scientifiques...

Mais n'en prenons qu'un seul pour exemple : le Professeur Deyrand, égyptologue renommé. Il avait beaucoup étudié les momies des pharaons, ainsi que celles des chats favoris qui avaient été inhumés dans les mêmes tombeaux que ces antiques potentats. Il se demandait bien, ce brave homme, quelle était la vraie raison de cette coutume. Aussi alla-t-il un jour interroger un vieux potier arabe, qui vivait dans les quartiers populeux du Caire et qui, lui avait-on assuré, « savait tout ».

Ce potier, en effet, révéla au Pr. Deyrand que les chats avaient toujours été les vrais maîtres de l'Égypte. Lors du temps des ancêtres, ces animaux tenaient les rênes du pouvoir, puisque les pharaons n'étaient autres que des chats capables d'échanger leur forme féline contre la forme humaine. Et inversement, au gré de leur fantaisie. De nos jours, les chats ne gouvernent plus : ils sont devenus trop purs pour cela – ou plutôt, le monde est devenu trop souillé pour eux. Ils se contentent donc d'être les réincarnations des âmes des ancêtres.

Imaginez l'effet que peut produire de telles affirmations sur un égyptologue ! Le Pr. Deyrand éclata de rire et conseilla au potier de réviser les versets du Coran relatant la création de l'homme et du monde. Il allait partir lorsqu'un incident bizarre se produisit.

La femme du vieil artisan sortit dans la ruelle avec un enfant de trois ans environ dans les bras. Ce dernier avait une jambe en fort mauvais état, toute sanguinolente.

« Qui est cet enfant ? demanda le savant.

— Mon petit-fils, répondit le potier. Il s'est blessé ce matin à la jambe, comme tu vois. C'est ma fille qui nous l'a amené, car elle sait que sa mère va laisser le petit dehors jusqu'à demain matin. Cette nuit, les Chats le guériront.

— Vieil imbécile ! Il faut le faire soigner à l'hôpital. Tu ne veux pas ? Alors, je vais m'en occuper moi-même.

— Non, ne le touche pas !

— Tu es plus qu'un imbécile : tu es un vieux fou criminel ! Laisser ton petit-fils sans soins dans la rue, en te référant à une ridicule superstition ! Laisse-moi faire : je l'emmène tout de suite à l'hôpital. »

Le potier, oublieux de son âge, voulut bondir sur l'égyptologue mais ce dernier le repoussa. Puis, arrachant l'enfant des bras de sa grand-mère indigne, il l'emporta en courant jusqu'à l'hôpital. Il était persuadé de bien faire en agissant aussi cavalièrement. Qu'auriez-vous fait à sa place ?

Quelques heures plus tard, alors que le savant avait réintégré sa chambre d'hôtel, un chasseur lui apporta (sur un plateau) un chat de trois mois environ, dont l'une des pattes était vilainement abîmée, ainsi qu'un message ainsi conçu :

« Le Docteur Hassan, directeur de l'hôpital du Caire, prie Monsieur le Professeur Deyrand de s'adresser à un vétérinaire et de s'abstenir désormais de plaisanteries de ce genre, indignes d'un homme de science. Salutations. »

Incrédule, l'égyptologue voulut prendre le petit chat mais celui-ci le griffa sauvagement avant de s'échapper par la fenêtre ouverte.

« Il va rejoindre sa famille, Monsieur, dit le chasseur, afin qu'ils le fassent guérir à leur manière. Vous avez eu tort de l'enlever, mais les Arabes ne vous ont pas poursuivi : ils savent bien que les Chats triomphent toujours. »

Le Pr. Deyrand congédia brusquement l'employé et s'occupa de sa blessure. Elle était assez profonde et bien marquée mais, curieusement, elle ne saignait pas.

Le lendemain matin, le chasseur de la veille entra dans la chambre du savant, à l'heure où celui-ci avait demandé qu'on l'éveillât. Il apportait, comme petit-déjeuner... un bol de lait qu'un gros chat gris, sautant du lit, se mit à laper avidement.

« Les Chats triomphent toujours ! » répéta l'homme en quittant la pièce.

Durant tout le reste de sa vie, le Pr. Deyrand abandonna les momies pour se faire l'avocat incorruptible et inconditionnel de la race féline. On le crut fou, naturellement, car c'était la première fois qu'un scientifique s'occupait d'une tâche aussi noble qu'innocente.

L'un de ses collègues, le plus éminent de tous, l'insulta un jour en public. Ils en vinrent aux mains. Lorsqu'on les sépara, l'insulteur avait le visage couvert de griffures. Le surlendemain, on le découvrit dans son bureau, mort, le crâne fracassé. Le Pr. Deyrand ayant un alibi indestructible, les soupçons de la police se reportèrent sur l'unique domestique de la victime.

« Je n'y comprends rien ! » déclara celui-ci aux enquêteurs, puis aux magistrats. « Je suis entré dans le bureau de Monsieur hier soir et j'y ai trouvé un

affreux chat de gouttière. Il crachait, grondait et menaçait de sauter sur moi toutes griffes dehors. On aurait dit Monsieur quand il est en colère ! Supposant cet animal enragé, je l'ai assommé avec les pincettes de la cheminée. J'ai voulu ensuite jeter le cadavre à la poubelle, mais j'avais à faire à l'extérieur. J'ai fini, à ma grande honte, par oublier cette bête, car je suis un peu distrait parfois. Et ce matin, j'ai découvert Monsieur dans l'état que vous savez, étendu à la place du chat... Je n'y comprends vraiment rien ! »

Il n'en fut pas moins condamné à la réclusion perpétuelle pour homicide volontaire.

Enfin, après avoir longtemps défendu les chats, le Pr.Deyrand mourut. Une délégation de la SPA assista à ses obsèques.

Durant la nuit qui suivit cette triste journée, tous les chats de la ville miaulèrent à l'unisson, improvisant un concert que n'auraient pas désavoué les meilleurs violonistes arabes en général, égyptiens en particulier. Le fossoyeur eut fort à faire pour chasser, à grand renfort de coups de balai, les chattes qui se vautraient sur la tombe du plus grand ami de la race féline.

Madame Deyrand et sa fille ne se déclarèrent qu'assez peu surprises de ces faits plus qu'étranges. Elles avaient en outre commandé pour l'inhumation de leur mari et père un cercueil de dimensions ordinaires; mais elles seules savaient que cette bière, dont les porteurs remarquèrent l'étonnante légèreté, ne renfermait que le corps d'un fort beau chat gris...

FIN

# Le Chien

## (Johanne Marsais)

L'aboi des chiens résonne en moi douloureusement. C'est l'heure bienheureuse où, par les chauds soirs d'été, les gens vont se promener dans le bleu équivoque opalé d'étoiles débiles encore, lorsque l'ombre des façades n'a pas encore, violente de réverbères, affirmé leur existence sur les trottoirs. C'est l'heure où, avec mon ami, nous écoutons fenêtre ouverte, les bruits de la rue ; désir assoupi avant la reprise des joutes, quand nos lances s'affrontent pour la victoire alternée.

Nos odeurs effleurées par le vent léger balbutient leurs remous incertains...

Avec mon ami, mon bien-aimé de toujours, nous revenons ensemble d'avoir erré notre couple au fronton des mal-pensants comme nous livrés à quelque marche lointaine vers quelque auberge inconnue où s'ouvre et se noie toute tache au jour. Nous aimions frémir du même spasme que les hors-frontières aux âmes desquels nous mêlions les nôtres épanchées, tant proches de tous ceux qui, comme nous, vivaient leur seule loi. Amants et complices des compagnons de l'ombre : putains, voyous, clochards, casseurs en quête de quoi, artistes en mal d'argent ou mal d'amour, les pâles enfants de la nuit, nous étions des leurs. Nous ne parlons à peine plus par silence que par mots et le même désir nous prend d'entrer dans le métro.

Des gens en sortie, sophistiqués ou débraillés s'engloutissaient dans l'escalier, des gens pas assez riches pour se payer voiture ou taxi. La lumière perpétuelle empêche comme à l'accoutumée de nous prendre le bras ou la main et mon ami en sourit, heureux de notre union d'autant plus exquise qu'elle implique un secret de nous seuls connu.

Comme toujours je n'ai pas de billet, alors il m'attend face au plan dont il s'amuse à manipuler les boutons avec les noms de stations pour le plaisir de voir nos trajets imaginaires en ronds fluorescents. Derrière les pas prévoyants dans mon genre, j'attends mon tour pour demander : « Deux tickets, s'il vous plaît ! », je le regarde, le protégeant ainsi de toutes les attaques, mon amour le vêtant d'une armure intangible à tout contact qui pourrait me l'arracher. J'ai toujours eu peur de le perdre, malgré sa fidélité docile, son adoration inconditionnelle. J'aimais tout en lui : sa douceur fragile de petit garçon si aisément blessé, son corps long où les muscles étirés, à fleur de peau, laissaient saillir les jointures osseuses – surtout les genoux et les hanches. Que de fois ai-je recouvert ces genoux avec mes grandes mains, tant d'inlassables minutes avant de les écarter, lui offert, ouvert, soumis à mes larmes. Et je le saisissais aux hanches avant de joindre mes mains en prière sur son ventre raidi jusqu'à la semence ruisselée dans l'étau de ma caresse, jusqu'à ma semence engouffrée dans la gaine de sa caresse.

Je le récupère doucement à son jeu. Je donne les tickets à la poinçonneuse qui nous regarde, sourcils soupçonneux ; mais mon ami rit, dégringolant l'escalier bruyamment, tout son visage en triangle émoussé de rondeurs joyeuses.

« Je t'aime, je t'adore, je m'en fous qu'on le sache ! Les autres, je les emmerde !

— Couché ! je lui dis en riant – cela fait partie de nos jeux favoris.

— Oh, ici ? objecte-t-il gentiment. »

Des couleurs hostiles nous heurtent, étranges masses qui apparemment nous ressemblent. D'office, je l'attire à moi pour ne pas m'en laisser séparer, même une minute, par les gens.

« Veux pas coucher ! Pas coucher, na ! Tu n'as pas le droit ! »

Il court devant moi dans le long couloir. Je le rattrape. Surgissent des êtres, armée compacte en ordre de bataille. Mon ami n'est plus avec moi.

Quelque chose serre sur moi, à la gorge, au creux du ventre, un vêtement de fer si étroitement moulé que je marche, incapable de rompre les rangs agglutinés en désordre qui me précèdent, m'enveloppent dans le même sens qu'eux avec collisions éphémères avec les rangs d'en face, mêmes faces effondrées ou figées. Et moi, moi sans lui, moi qui le cherche. Où est-il encore, pourquoi donc ne pas pouvoir avancer, pourquoi, où aller ? Il n'a pas pu prendre cette direction-là, à gauche – passage interdit. Où me l'ont-ils emmené, qu'en ont-ils fait ? C'est ainsi que je l'ai perdu, mais je ne te savais pas encore. Horreur pénétrante du métal froid qui m'étreignait, cohue envahissante des bruits : pas saccadés cruellement, pas tortueux vicieusement, rire en fatras, fracas de paroles mon cœur épanouissait sa brûlante fleur à toute volée dans mon sang glacé. Rauque appel de mon corps impuissant à détecter la présence de l'aimé. Je sentais l'horrible foule m'emmurer dans ces murs de pierres blanches toutes propres, bien vernies où tout se perd en marchant sans bouger.

Je regardais les jeunes gens passant, fasciné par leur ressemblance avec mon ami que je voyais partout : démarche un peu raide, faussement enjouée, menton pointu après la saillie des pommettes couronnées par le front haut et large, sourire ambigu, cheveux d'or vieilli, Lewis noir grisé poché aux genoux. Aucun n'était mon ami. Le carrefour de toutes les directions m'ouvrit l'infini écartèlement de tous les possibles où qui perd se perd à jamais. J'ai pris celle de gauche parce qu'il disait souvent : « Nous sommes mariés de la main gauche, la bonne, celle du cœur. »

Le quai, même vide de lui, se tachait de masses criardes verticales en attente. J'ai changé. Remonté au carrefour, j'ai opté cette fois pour la droite. Un accordéoniste larmoyait douloureusement les tristesses de la vie, la cruauté amère où se résigne chacun de l'existence, la nostalgie de tous les paradis perdus qui paraient narquois dans mon crâne passé au rouge. Un aveugle vrai ou faux, support de l'instrument, m'implorait, muet derrière ses lunettes noires. Je lui ai donné une pièce.

« Si vous cherchez quelque chose, monsieur, vous trouverez bien ! »

J'ai continué sans faire attention. Les coupes dans l'épaisseur humaine diminuée m'ont laissé le temps de marcher, affolé, essayant toutes les hypothèses. Il a voulu me faire une farce – une mauvaise farce en tout cas. Pour lui apprendre, je l'attacherai par terre et il aura quelques bons coups de ceinture avec la boucle de préférence et après, je lui ferai l'amour – me faire une peur comme ça, à moi ! Non, je serai trop content de le retrouver. En tout cas, c'aura été les pires heures de ma vie – où s'est-il caché ? Si j'avais demandé à l'aveugle... Il l'a peut-être vu, il doit savoir quelque chose.

J'ai eu envie de revenir en arrière, mais j'étais arrivé à un croisement. Au coin droit, j'ai vu un clochard – si on peut appeler ça un clochard. L'homme, assis

sur un petit pliant, avait un grand sac brun en grosse toile près de lui. Ses mains pendaient des poignets appuyés sur ses genoux. J'ai eu envie de lui demander s'il n'avait pas vu mon ami. Je préparais la question en m'approchant de lui.

J'ai regardé le visage de l'homme – un visage comme je n'en avais jamais vu – avec des yeux profonds, si profonds. J'ai regardé l'homme. Il y avait dans ses yeux de l'ironie, de la pitié, et beaucoup de choses dont je n'avais pas idée.

Il y avait un petit chien à côté de lui, un joli petit chien doré, de race indéterminée, assis bien sagement.

Je n'ai pas eu besoin de poser la question.

Le chien s'est levé et s'est approché de moi en frétilant doucement de la queue, de tout son petit corps frémissant de joie. J'ai compris. Je n'ai pas caressé le chien. Je suis parti.

Au loin, une voix neutre a dit :

« Et depuis ce temps il chassa et plus encore... »

FIN



# Chimère

## (Juan Pablo Noroña)

Tournant le dos au chat, le maître beurre son toast. Il crève de peur, mais résiste à l'envie de se retourner, car, de toute façon, il sait qu'il ne risque rien tant qu'il écoute l'animal miauler. D'ailleurs, il ne sait pas, en fait, si la chose va se produire quand il ne voit pas l'animal ou seulement dans l'instant fugace et confus où celui-ci croisera sa vision périphérique. Par conséquent, le présent moment pourrait être le bon, et, s'il se retournait, il risquerait d'aller à l'encontre du but recherché : en effet, pendant ce temps, le chat ne serait pas encore visible, mais, ensuite, pendant une fraction de seconde, le félin se trouverait dans l'intervalle entre la vision du coin de l'œil et la vision de face – alors le maître VERRAIT.

Pourtant, c'est idiot de prétendre passer toute la journée dans la cuisine, coincé face au palier et le regard fixé sur la machine à laver. Et ça ne sert à rien. À tout moment, le chat pourrait, de sa propre initiative, entrer dans le champ visuel. Mais, après tout, ça vaudrait peut-être mieux, car tant que l'animal est visible, il ne s'agit que d'un minet noir et blanc au long poil, à la queue spongieuse et aux bajoues laineuses. Bien sûr, ce qui se passerait entre temps serait terrible, effrayant, et il lui faudrait alors livrer un affreux combat s'il voulait rester à côté, il lui faudrait lutter pour ne pas s'endormir, ne pas décider de quitter la maison et renoncer à rentrer le plus tard possible. Se résignant à ce que le problème soit insoluble, le maître mord dans la tartine sans appétit et sans plaisir, et c'est alors que la chose se produit.

Une créature horrible et fascinante à la fois, une chimère à la forme imprécise et aux contours diffus se trouve sur le palier. Ses couleurs sont délirantes, sa symétrie irréaliste. Elle a et elle n'a pas de structures et d'organes reconnaissables. Elle se déplace sur les carrelages, gardant, quant à elle, un calme glacial.

Le maître cligne des yeux. En face de lui, son petit chat blanc et noir tend la patte gauche, comme pour mendier, et miaule lamentablement.

*Il n'y a rien à faire*, pense le maître, et il mastique la tartine. Si au moins la bête persistait, il saurait à quoi s'en tenir. Est-ce sa folie à lui, ses hallucinations causées par l'épuisement physique et mental, ou bien son chat est-il un monstre impossible qui, dans des circonstances bizarres, se laisse voir tel qu'il est, pour le torturer par l'incertitude et la peur ? Dans un cas comme dans l'autre, il est seul face au problème : si la chimère existe bien, personne ne va le croire ; s'il s'agit d'un délire, il ne peut pas se donner le luxe d'avouer aux autres qu'il est fou, pas dans ses conditions de vie actuelles. Comment accuser un petit minet aussi gentil d'être une sorte de monstre ?

Sur le palier de la cuisine, le chat renifle les miettes de beurre parfumées tombées sur les carreaux et sur son pelage. Le maître soupire, garde la tartine dans la bouche, prend l'animal à deux mains et le porte dans le séjour. C'est tout ce qu'il peut faire maintenant.

Le maître pose sur le sofa le chat dont le ronronnement vibre et place devant son museau ce qui reste de la tartine. Reconnaisant, le chat miaule, puis il prend un peu de pain avec les dents de devant, comme s'il avait peur que le beurre lui tache les babines. Et quand l'animal ferme les yeux, l'homme ferme, lui aussi, les siens, fortement, et quand son petit compagnon commence à mordiller le pain, le

maître commence à battre en retraite, en aveugle, vers la chambre à coucher. Il va sans trébucher tellement il connaît le chemin. Aussitôt arrivé, il ferme derrière lui la porte de la chambre, sans bruit et avec beaucoup de soin, toujours sans ouvrir les yeux, puis il s'appuie sur le bois humide de la porte. Il n'attend rien de plus, mais le voilà en sécurité pour la nuit.

Toutes les fenêtres sont hermétiquement closes, et il n'y a pas d'autre porte. L'homme se jette sur le lit, prend quelques comprimés dans la table de nuit et en avale deux d'un coup. Plus tard, dans le séjour, la chimère ne parvient pas à adapter ses formes anormales à un sofa recouvert d'une matière que sa propre texture non naturelle ne supporte pas. Par chance, la chimère connaît le bon endroit pour dormir. Elle descend du sofa, se dirige vers la chambre, arrive à la cloison qui ne la retient pas et qu'elle traverse comme si elle-même et le mur n'étaient qu'illusions, vapeur, image de fumée dans un esprit fiévreux.

Dedans, il y a son maître. La chimère monte sur le lit doucement, prudemment. L'homme dort d'un sommeil lourd, et elle peut marcher sur lui, se placer entre la poitrine et le ventre, dans le creux chaud et ferme sous les côtes, s'y installer. Ses couleurs fantastiques bougent et chatoient au rythme des ronrons tandis que ses yeux d'un jaune vert caressent le visage de son maître dans un regard d'absolue, d'infinie adoration.

FIN

Traduit de l'espagnol (Cuba) par Pierre Jean Brouillaud

# Les Copains

(Claude Bolduc)

C'est au moment où le cafard m'a devancé sur la tranche de pain que je me suis tout à coup senti misérable, comme si tous les petits coups durs encaissés au fil du temps s'étaient assemblés en une gigantesque massue pour m'abattre d'un coup fulgurant. Mon estomac a poussé un long hurlement.

J'ai encore regardé la sale mais triomphante bestiole, avant de m'apitoyer un bon coup sur mon sort. Maudite coquerelle qui court plus vite que moi ! Bien sûr, que j'aurais pu l'écraser et me sauver avec la tranche de pain, mais à quoi bon, puisque la vie est un éternel recommencement ? En quoi un tel simulacre de victoire aurait-il changé quelque chose aux faits, à la réalité — du moins à la mienne ?

Il me fallait néanmoins l'écrabouiller. C'était une question de darwinisme, une chose qu'on retrouve profondément ancrée en soi et chez tout être vivant. Qui sait si demain je n'allais pas vouloir de la tranche de pain ? Un cafard comme celui-là était tout à fait capable de venir m'arracher la dernière miette au coin des lèvres.

Mes crises morbides, comme le reste, hélas, n'ont jamais la force de se rendre jusqu'au bout, aussi ai-je décidé de ne pas écraser ladite coquerelle. J'ai poussé un long soupir, conscient que ma volonté venait de déraiper comme si elle s'était risquée sur la couche de gras du comptoir.

Darwin, toutefois, est revenu en force, et j'ai levé mon poing bien haut tout en me penchant au-dessus du comptoir. Le cafard, aussitôt, a dressé ses antennes et s'est tourné vers moi. Pendant une interminable seconde, nous nous sommes jaugés du regard, un affrontement sans doute bref mais terriblement intense, comme dans les westerns de Sergio Leone.

Et c'est là que c'est arrivé. Mon poing, tout doucement, est revenu à sa place, sur le bord du comptoir, sans un tremblement. Une grande paix venait de descendre sur moi, pendant que le cafard reprenait sa route en trotinant.

Depuis ce temps, ça va beaucoup mieux. Nous nous entendons à merveille. Vous savez quoi ? Il a des copains. Des tas de copains.

FIN

## Dolphin neurologic (Gilles Bizien)

*Un dauphin dans la tête, une sorte de dauphin précisément, car se peut-il que quelqu'un ait un dauphin dans la tête ? Personne n'a jamais vu ça, c'est impossible !* pensa Ipé.

« Un dauphin, un mammifère marin, j'ai un doute. Cela pourrait être une puce électronique nouvelle génération, une puce déversant une image virtuelle au cœur même de mon cerveau. Précisément, une puce – non, en définitive je n'y crois guère. Pas d'implant. J'aurais vu les traces, les signes. Je m'en serais aperçu, à moins que cette nouvelle génération de puce soit révolutionnaire, indétectable. Peut être, mais l'idée me déplaît. Je n'y crois pas. Espérons...

C'est à peine croyable : je suis en train de me dire que j'ai un dauphin dans la tête. Je ne suis même pas capable de savoir si c'est une image, une hallucination, un implant, un animal. Un vrai ou un faux, un animal vivant ou un mirage ? Je n'en ai aucune idée ; de toute façon, l'appréciation que j'en ai est trop peu fine pour me servir de repère. Je ne sais pas quelle est la nature de cette chose, mais en tous cas elle est là, dans ma tête. »

Son index monta jusqu'à son front en un signe explicite, désignant son cerveau.

« Qu'est ce que c'est que cette folie ? Si ça se trouve, ça fait des mois qu'il est là, baignant dans son océan neurologique, faisant de petits sauts sur la surface, joueur et joyeux. J'ai du mal à accepter l'idée qu'il serait là depuis longtemps et que je ne m'en apercevrais que maintenant. Ça fait froid dans le dos. »

Ipé s'ébroua dans un geste de dégoût.

« C'est vraiment pas croyable ce qui m'arrive en ce moment. Je me sentais suffisamment fatigué ces derniers temps sans avoir besoin de ça. J'espère que je n'ai pas été victime d'un attentat bactériologique fomenté par une secte. Il se peut que je sois malgré moi le cobaye de je ne sais quelle industrie pharmaceutique, de je ne sais quel groupe à visée génétique. À vrai dire, je n'en sais rien car toutes ces hypothèses pourraient être retenues dans la mesure où je ne possède aucune preuve pour les infirmer. Je suis dans l'expectative, dans l'attente d'indices, de preuves quelconques. Pour le moment, je ne peux que conjecturer et ce n'est pas bien malin parce que ça ne m'avance à rien. Et puis, ça ne change rien à ce qui m'arrive : le dauphin est toujours là.

Il y a aussi la piste de l'intoxication alimentaire. Du reste, je ne me souviens pas avoir mangé un quelconque aliment solide depuis plusieurs jours. Est-ce cela ? Trop de liquide et pas assez de solide ? Mon régime alimentaire se résume à deux ou trois bols de lait quotidiens. J'avoue agrémente mes repas avec des barres d'enzamines céréalées – qui n'ont de solide que l'apparence – que je trempe dans mon lait. Rien de bien méchant. Ce n'est pas avec ce traitement que j'ai pu m'intoxiquer. Ces idées me rendent nerveux, je vais aller faire un tour pour me calmer. »

Pour descendre au niveau Zéro, Ipé prit l'ascenseur de verre, puis sortit de son bloc après le contrôle rétinien. Son immeuble, le Bloc C.A.8.P, était un gratte-ciel plutôt qu'un bloc, très esthétique et assez harmonieux. Tous les immeubles d'habitation ( et il n'y avait plus que ce genre de logement ), portaient le nom générique de bloc même s'ils avaient les caractéristiques de l'immeuble d'Ipé. Le Bloc C.A.8.P était effilé, extrêmement transparent, donnait une idée de fragilité qui le rendait presque beau. Sur le toit, une pointe qui ressemblait à une aiguille paraissait n'avoir aucune fin, se plantait dans les nuages.

Une fois la vérification rétinienne effectuée en bas de l'immeuble, Ipé marcha pour se calmer, pour trouver une paix intérieure qui l'aiderait à réfléchir.

Il passa sous la coupole à aimantation, vaste dôme flottant au dessus d'une place non moins gigantesque. La coupole formait une ombre ovale, très marquée, sur le sol. Il passa devant l'emplacement de stationnement des taxis wags, préféra continuer à pied plutôt que de se faire conduire par une machine.

« Qu'est ce que je peux y faire ? À vrai dire, c'est ce sentiment d'impuissance qui est étrange. Je ne vois pas réellement ce que je peux y faire. C'est là, et a priori je n'y suis pour rien. Le fait que cela soit venu sans que j'y puisse rien, sans que j'y sois pour quelque chose, me laisse un goût amer. Car au fond, ce n'est quand même pas apparu par enchantement, je ne crois pas aux contes de fée. Il y a bien une raison à ce manège. Pourquoi cela apparaîtrait-il comme par magie, un beau jour comme ça, hop ! C'est là, comme ça, sans prévenir, un dauphin dans la tête...

Plus j'y pense et plus je n'y comprends rien. Je ne suis pas plus avancé que tout à l'heure. J'y pense sans cesse, de plus en plus en définitive, ça m'intrigue, ça me turlupine, ça m'angoisse. Je ne peux plus m'empêcher de penser à ça, de chercher une cause. Tout a une cause, rien n'apparaît comme ça sans qu'il puisse y avoir derrière une intention, une impulsion. Ce n'est tout bonnement pas possible, sinon le monde ne serait que dislocation, que délires insensés. Il y a quelque chose d'intentionnel derrière tout ça, j'en suis persuadé. Il ne peut en être autrement. Cette idée est moins atroce, plus rassurante : au moins quelqu'un serait responsable, aurait agi à mon insu, quelqu'un ou quelque chose, vers qui, vers quoi se retourner, se plaindre, se battre. »

Ipé se força à penser à autre chose ; son front se plissa, il baissa la tête. Il se dit qu'il n'allait pas penser à cela sans arrêt, que c'était impossible de vivre comme ça. Mais l'instant d'après, il se dit qu'il ne pouvait rien faire d'autre que d'y penser de façon obsessionnelle. Puisqu'il avait ça dans sa tête, tout le temps, à chaque seconde, il était bien forcé d'y penser. Cette présence constante, permanente, sous son crâne, cette intimité avec cette chose, ne pouvait produire qu'une obsession.

« Je me demande comment je vais faire pour vivre avec ça. D'ailleurs, est-ce que je peux vivre avec ça ? D'un autre côté, j'y suis bien obligé, je ne peux pas faire autrement. Mais est-ce que cette situation ne va pas m'anéantir entièrement ? Est-ce que je pourrais continuer à vivre normalement, à subvenir à mes besoins, accomplir les tâches quotidiennes ? Est-ce que je ne vais pas tomber dans un délire permanent qui me fera perdre pied, irrémédiablement, totalement, à tel point que je ne m'en rendrai même pas compte, que ma déchéance sera visible par les autres, même pas par moi. Un état de béatitude dauphinesque, grotesque et ridicule en somme. Est-ce possible que cela arrive, est ce que ce genre de truc est déjà arrivé à quelqu'un ? J'en ai des frissons dans le dos, ça me retourne les sangs...

Bon... C'est bleu, ça saute, plouf ! Le dauphin est bleu, sans doute un effet, sans doute est-ce la couleur de l'image plutôt que celle de l'animal. Je vois ça de cette manière-là, de cette façon déformée, car les dauphins n'ont jamais été bleus. Un effet, une tromperie de mon esprit que cette image-là.

Les couleurs de l'ensemble sont fortes, intenses, peu nombreuses. Ça plonge, ça éclabousse, ça coule, ça refait surface, c'est beau et simple, agréable à voir. Ça ricane aussi, ça clip, ça plonge, c'est drôle.

Bon... Je ne sais même pas si ça va durer, si c'est permanent, infini. Si c'est une maladie, de la fatigue. J'ai sûrement tort de m'inquiéter autant. Je pourrais consulter, trouver quelqu'un qui m'aiderait, qui me conseillerait. Quelqu'un qui me dirait si réellement j'ai raison de m'inquiéter ou si c'est passager, si c'est juste un petit désagrément, rien d'autre. C'est ça, il faut que je trouve quelqu'un qui saura m'aider, qui prendra en compte ce que je vais lui raconter, qui trouvera une solution à mon problème.

Qui pourrais-je voir ? Un médecin spécialisé, un neurologue, un neuropsychiatre ? J'y connais rien dans ce charabia médical ; j'ai besoin de voir quelqu'un de compétent, un point c'est tout. Peu importe ses titres pourvu qu'il comprenne ce que je lui dis. Si je prends rendez-vous maintenant, j'aurai peut être une consultation cette année ; il reste peut-être quelques places, des places hors de prix mais tant pis. Je ne peux pas me permettre l'économie d'une consultation, ça me préoccupe trop, juste pour une question d'argent, ça serait bête. Un rendez-vous dès à présent et je serai fixé. L'attente sera bien infernale mais ensuite je serai fixé, à condition de ne pas tomber sur un charlatan. Non, pourquoi ? La plupart des médecins sont compétents ; il n'y a pas de raison que je tombe sur une brebis galeuse. Je deviens complètement paranoïaque avec ça. Il ne faut pas que je tombe dans ce travers. J'ai un problème, il faut simplement que je trouve quelqu'un de compétent pour m'aider, voilà tout. Je n'ai pas à supputer, à conjecturer, à pondre je ne sais quelles hypothèses farfelues et déstabilisantes, car en fin de compte ce que j'imagine ne fait que m'angoisser. Ne pas tomber sur une brebis galeuse, voilà c'est reparti, rester calme, ne pas m'emporter, ne pas penser n'importe quoi. Ce n'est pas très grave ce qu'il m'arrive ; je ne suis sans doute pas le premier qui a un dauphin dans la tête. Il y a un précédent quelque part, il y a toujours un précédent.

Qui puis-je choisir ? Y en a-t-il dans le bottin numérique ? Bien sûr, il existe des spécialistes dans chaque métier. Il n'y a pas de raison que je n'y trouve pas mon bonheur. Tiens, justement, une borne. Je vais m'y connecter. Je vais être fixé. »

Ipé engagea sa carte créditrice dans une fente et choisit sur l'écran le menu déroulant du service d'adresse. En tapant un mot clé, il trouva d'innombrables spécialistes aux titres et aux fonctions compliquées.

« Ça ne donne pas très envie de prendre rendez-vous. Est-ce que je peux faire autrement ? Je ne pense pas, je ne crois pas. Il faut que je me lance. Si j'attends trop je n'aurai plus le courage d'y aller. Peut-être que le temps perdu me sera dommageable, qui sait ? En y allant dès maintenant, je fais le bon choix, je me préoccupe de ma santé, ensuite il sera peut-être trop tard. Ce sont des mots pour me rassurer. En fait, je n'ai pas du tout envie de consulter un spécialiste. J'ai peur. Au fond, j'ai peur qu'il me dise que je suis fou. C'est ce que je pense inconsciemment : je suis fou, c'est ça, il n'y a pas d'autre explication. C'est ce qui m'empêche d'avoir le courage de consulter. Je ne suis qu'un trouillard, qu'un pauvre hère craintif, qu'un fou. Je n'ai déjà plus le courage d'y aller alors que je

n'ai fait simplement que regarder une liste de noms. C'est déprimant. Cette liste me rend malade, ces noms les uns à la suite des autres, ces titres médicaux, il y a quelque chose d'absurde, je ne veux pas devenir un cobaye, ça me rebute, je suis vraiment qu'un trouillard. Je sais maintenant que je n'irai pas consulter de spécialiste, c'est sûr. »

D'un geste vif, Ipé retira sa carte créditrice de l'appareil, la liste disparut en un clin d'œil.

« Trop déprimant. Je ferai sans. De toute façon, les spécialistes ne servent qu'à rassurer. Bien souvent, le mal reste. Dans la plupart des cas, le mal n'est jamais éradiqué totalement. On consulte, on se rassure, et on souffre tout autant en fin de compte. Pas gai tout ça. Faut que j'arrête. Il y a sans doute une solution, mais pas avec l'aide d'un spécialiste. Un spécialiste, non, vraiment, je ne peux pas. Il m'observerait, me verrait comme un cobaye, comme un animal de foire. Je ne peux pas. Trouver une solution, mais avec qui, avec quoi, quelle peut être la solution ? Si ça se trouve il n'y en a aucune : je suis fou, un point c'est tout. Dans ce cas, le diagnostic est simple et le problème n'est pas très difficile à comprendre. Il n'y a pas besoin de se faire des idées sur une éventuelle guérison, la folie est définitive et sans appel. Voilà, j'ai compris ce qu'il m'arrive. J'ai compris, mais ça ne me satisfait pas plus. Non, ce n'est pas possible, je ne suis pas fou, je n'y crois pas.

Je tourne en rond. Je ne vais pas non plus me mettre à errer comme le font les pensées qui errent dans ma tête. Ça serait ridicule. Je ne suis pas à l'image de mon cerveau ; je veux dire mon corps, mes attitudes, ne sont pas les fidèles reproductions de ce que je pense. Il y aurait de quoi s'inquiéter sinon. La raison, c'est que je suis idiot, voilà la raison de mon tourment. Il n'y a pas à chercher plus loin, je ne vois que ça. »

Au bout d'une demi-heure de marche et de réflexions, Ipé s'approcha d'une large vitrine où clignotait une enseigne de néons roses et jaunes. L'enseigne informait en ces termes :

« Beauté, soin du corps et du visage. Salon mixte. »

Ipé se laissa tenter, passa sous la devanture impeccable.

Il avait sans doute l'air un peu ahuri car l'hôtesse derrière son comptoir ouvrit de grands yeux et battit des cils énergiquement, du style : « À qui vais-je avoir à faire cette fois ? »

L'hôtesse le scruta des pieds à la tête avant de lui dire bonjour, de lui demander, sur un ton faussement humaniste, ce qui lui serait agréable. Ipé n'en savait rien, il s'était laissé guider par son intuition. Un massage ou un soin quelconque le détendrait, lui ferait penser à autre chose qu'à ces idées folles qui couraient dans sa tête. Il était entré dans cet institut de beauté pour s'oublier. Ce qu'on allait lui proposer n'avait pas beaucoup d'importance, du calme et de la détente lui ferait du bien.

« Quels soins me proposez-vous ? J'ai besoin de me détendre. »

L'hôtesse le scruta de nouveau, ce qui n'était pas très agréable, cette fois avec un air qui se voulait professionnel, un œil qui se voulait expert.

« Que penseriez-vous d'un soin du visage aux algues ? C'est très relaxant.

— Je... »

L'idée de recevoir un paquet d'algues sur le visage ne lui disait rien.

« Si vous êtes hydrophile, nous pouvons vous proposer des bains à remous, des bains parfumés, ou bien le sauna.

— Je... qu'avez-vous d'autre ? »

L'hôtesse lui tendit une carte où tous les soins étaient répertoriés.

« Vous pourrez choisir plus précisément. »

Ipé attrapa la carte.

« Vous pouvez choisir dans plusieurs gammes de prix.

— Bien.

— Installez-vous au salon pour faire votre choix. Vous désirez un café, un thé ? »

Elle l'accompagna jusqu'aux fauteuils en tendant son bras devant elle.

« Prenez votre temps, et bon choix ! »

Elle disparut aussitôt.

« Je n'ai même pas eu le temps de lui répondre, j'aurais bien pris un café, tant pis. Voyons ça... »

Ipé ouvrit la carte devant lui pour examiner ce qu'on pourrait lui proposer, doutant que les possibilités de choix soient réellement intéressantes.

« Beaucoup de choses à vrai dire, mais beaucoup de blabla pour des prestations qui restent incompréhensibles. Qu'est-ce qui me détendrait vraiment ? »

Son doigt glissait sur la carte, passant en revue toutes les lignes. Il cherchait dans une gamme de prix raisonnable, car bien que la plupart des soins fussent difficiles à cerner, ils n'en étaient pas moins hors de prix. L'exotisme ne l'attirait pas, il lui fallait quelque chose de relaxant, rien de plus.

« Il faut que je me décide. »

Son doigt tapotait sur la carte, courait entre les lignes. Quelques minutes plus tard, il trouva ce qu'il cherchait, un bon compromis, pensa-t-il. Il regarda mieux. « Peut-être pas », fit-il.

« Pas trop d'algues, pas trop de substances collantes et moites. Celui-là, qui répond au très prometteur et doux nom de fleur orchidale. Allons-y pour celui-là, parfumé et relaxant. »

Il se gratta la tête.

« J'ai choisi. Allez, je me lance ! »

Ipé fit signe à l'hôtesse qui ne faisait plus attention à lui. Il dut insister pour se faire remarquer. Son choix enregistré, l'hôtesse disparut avec la même célérité que tout à l'heure.

Bientôt, une femme en blouse claire vint chercher Ipé. Il la suivit jusqu'à un box aménagé. Le courant passa bien entre eux. Dès qu'il fut déshabillé, qu'il eut enfilé le maillot de bain adéquat, qu'il fut installé, la conversation s'engagea.

« Je ne vous ai jamais vu ici », lança-t-elle.

Ipé s'allongea, de façon à être confortablement installé pour recevoir le soin. Il s'allongea sur le dos, sur une espèce de banquette au milieu de la pièce prévue à cet effet.

« Oui, effectivement », souffla-t-il. C'est la première fois.

Il trouva incongru de parler de première fois.

« Vous avez choisi le soin fleur orchidale, c'est cela ?

— Oui.

— Êtes-vous bien installé ?

— Très bien. »

La femme posa une serviette chaude et humide sur son torse et lui boucha les yeux à l'aide d'œillets adhésifs. Elle prépara ensuite une mélasse verte dans



un bol en plastique puis l'appliqua peu à peu sur le visage d'Ipé. L'odeur du produit n'avait rien d'orchidale.

« Qu'est-ce qui vous a décidé à venir chez nous ?

— J'ai besoin de me relaxer. Je suis très préoccupé ces temps-ci.

— Vous avez bien fait, les soins sont tous très relaxants.

— Je me sens mieux déjà.

— N'exagérez tout de même pas, je commence à peine...

— Je voulais dire que parler avec vous m'apaise aussi.

— C'est gentil. Vous vous sentez préoccupé ?

— Oui, beaucoup. Ces derniers temps, je me sens assez stressé.

— Le stress est mauvais pour la santé. Des ennuis au travail ?

— Non, pas vraiment.

— Votre femme peut-être ?

— Je suis célibataire. »

Ipé chercha durant un court instant comment il allait pouvoir amener le sujet de ses préoccupations, ce qui lui donna l'air absent.

« À quoi pensez-vous ?

— Je réfléchissais. Rien de précis, pour tout dire.

— Détendez-vous. »

Elle lui appliqua une couche supplémentaire sur le visage. Il se sentait mieux. Ipé se laissa aller. Tout compte fait, qu'est-ce que cela pouvait faire s'il lui parlait, s'il ouvrait les vannes de ses réflexions ? Peut-être qu'ensuite il y aurait du changement en lui.

« C'est vrai, en ce moment je me sens bizarre. Je me fais de drôles de réflexions.

— Comme ? »

Ipé chercha ses mots.

« Vous ne voulez peut-être pas en parler.

— C'est un peu délicat. Dire ce qui obsède à quelqu'un que l'on ne connaît que depuis quinze minutes est un exercice étrange.

— Je comprends. »

Elle prépara une solution dans un bol

« Je vais vous masser pendant que le masque agira sur votre visage. Le massage, doublé de cette solution, va nettoyer et nourrir votre peau. Donnez-moi votre bras s'il vous plaît. »

Elle prit son bras, le massa de façon appliquée.

« Peu importe, nous pouvons parler de n'importe quoi d'autre. Si vos préoccupations sont trop intimes, je comprends tout à fait votre réticence à en parler à une inconnue.

— Je... J'ai l'impression que... Enfin... Que... Que j'ai un dauphin dans la tête...

— C'est bizarre.

— Oui, très. D'autant que je ne pense qu'à ça.

— C'est ennuyeux. Pourquoi un dauphin ?

— Je n'en ai aucune idée.

— Ça a peut-être un sens.

— Oui, peut-être, mais je ne le connais pas.

— C'est symbolique, sans doute.

— En y réfléchissant, il me semble que les dauphins ont un instinct grégaire très développé. Pour ma part, j'aime assez la solitude. Paradoxal non ?

— Peut-être pas. Peut-être que ce n'est pas une version identique de vous-même que propose votre vision, peut-être est-ce même l'exact contraire.

— Je ne connais pas grand-chose aux dauphins et je ne peux pas dire que j'ai une attirance particulière pour eux.

— Que voyez-vous exactement ? Comment ça se met en place, que ressentez-vous lorsque vous voyez ces dauphins ou ce dauphin ?

— Je suis plutôt perplexe à vrai dire. Ce qui me semble le plus proche de ce que je ressens, c'est de la perplexité. Je n'en pense pas grand-chose.

— Ça n'a pas l'air de vous toucher intimement.

— Non, pas intimement. Ça m'obsède de façon mentale. Le fait d'avoir ça en tête constamment, c'est ce qui est le plus difficile à vivre.

— Avez-vous déjà vu des dauphins en vrai ?

— Non, jamais.

— C'est très joueur et très gracieux.

— Ah. Pour faire un parallèle avec moi, je n'ai rien de très joueur ni de très gracieux. Et mon dauphin, qui est sans doute multiple et un à la fois, est du genre omniprésent.

— Je vois.

— Pour vous faire une idée : c'est bleu, ça saute, ça plouf, c'est curieux. Ça plonge, ça saute hors de l'eau, ça disparaît puis réapparaît, ça énerve aussi. Ça clip sans cesse, ça ricane à s'en gratter les nageoires.

— Pardon ?

— Je disais que ça ricane, ça saute, ça énerve, ça ne devrait pas être là.

— J'avais cru entendre quelque chose d'autre.

— Comme ?

— Rien. J'ai dû mal comprendre. Mais je vous en prie, continuez. En ce moment vous voyez quoi ?

— Vous avez raison, ça vient, c'est encore flou.

— C'est quoi ?

— Toujours pareil.

— Ah bon.

— Ça vient, ça saute, ça clippe... »

Ipé sourit d'abord avant de rire, un rire malicieux et cristallin entrecoupé de petits spasmes nerveux. La femme eut l'air de s'interroger sur la santé mentale de son client.

« Difficile à vivre, j'imagine, dit-elle d'un ton condescendant.

— Vous allez me prendre pour un fou si ça continue. »

La femme saisit l'autre bras d'Ipé.

« Je vais vous masser l'autre bras...

— Vous ne trouvez pas que ma peau est grise ?

— Non, pas du tout.

— Je la trouve très grise, moi.

— Ce n'est pas vrai, votre peau est tout à fait normale.

— Vous ne trouvez pas qu'elle a quand même une couleur suspecte ?

— Non, pas du tout.

— Je la trouve très grise, moi.

— Comment pouvez-vous la trouver grise, alors que le soin du visage vous empêche de la voir ? N'allez pas en rajouter, c'est ridicule.

— Je vous assure, je la trouve grise.

— Il n'y a rien de gris, rassurez-vous et tenez-vous tranquille à présent.

- C'est comme mon nez, j'ai l'impression qu'il s'allonge un peu.
- Ce n'est pas vrai ! Et puis, comment pouvez-vous parler de votre nez ? Vous ne voyez rien. Je vous le dis encore une fois : le nez ainsi que la peau vont bien.
- Bon, je vous crois.
- Arrêtez de penser à ce genre d'histoire ridicule. La peau ne change jamais de couleur et les nez ne rallongent pas non plus comme ça, par enchantement. Laissez-moi plutôt m'occuper de vous. Vous n'avez qu'à vous détendre.
- Oui, vous avez raison. Je replie les nageoires et je me détends.
- Vous êtes incorrigible, c'est incroyable ! Ne dites plus rien pendant un moment, respirez bien fort.
- D'accord.
- Ne vous sentez pas prisonnier pour autant. Libérez-vous, respirez.
- Je respire.
- C'est mieux, ça va aérer votre cerveau.
- Hein ?
- Non, non, rien.
- N'empêche que j'ai une drôle d'impression au sujet de mon nez. Il rallonge, je le sens.
- Ce n'est pas vrai, vous n'allez pas recommencer !
- C'est juste une impression, je peux me tromper.
- Vous vous trompez. Je ne vois aucun nez qui rallonge.
- Je vous crois sur parole, mais avec du mal tout de même. Dites-moi pourquoi ma nageoire caudale me fait mal, dans ce cas ?
- Vous vous moquez de moi. C'est ça, hein ?
- Pas le moins du monde. Seulement, j'ai tout de même un peu mal, vous voyez ? Une douleur, enfin... c'est un peu sensible.
- Je vais finir par ne plus vous écouter. Vous me faites peur avec vos histoires.
- Excusez-moi, je vais faire comme vous m'avez dit, je vais respirer un bon coup. Je vais m'efforcer de ne pas trop cliper en même temps.
- C'est ça, respirez. Je vais nettoyer votre visage pendant ce temps.
- C'est agréable, c'est chaud.
- Ne bougez pas.
- Je dis tout cela, mais je ne voudrais pas vous gêner.
- Ne bougez pas s'il vous plaît.
- J'imagine que ça peut être choquant d'entendre ce genre de chose.
- C'est vrai, c'est étrange et troublant.
- Je me demande si un de vos bains ne me détendrait pas plus encore.
- Sans doute.
- J'ai une envie soudaine et irrésistible d'eau. De sentir contre ma peau la douceur des vagues, la fraîcheur bleutée de la profondeur. J'ai envie de sauter, de plonger, de cliper. Cela me ferait du bien, je crois. Plonger ou bondir hors de l'eau, jouer, batifoler, secouer le nez tout en clipant sèchement, ne serait-ce pas délicieux ?
- Je ne pense pas que vous pourrez faire tout cela dans nos bains. Même si les baignoires sont d'assez grande capacité, ce n'est tout de même pas l'océan.
- Ah bon.
- Ben oui, un souci de taille, essentiellement.
- Le fait est. Bon, me sentir dans l'eau me fera frétiler les nageoires.

- Je dois signaler à l'accueil que vous désirez prendre un bain.
- Allez-y, signalez.
- Je reviens.

La femme revint quelques minutes plus tard. Ipé s'était levé et attendait. Il la suivit jusqu'au bain à remous, plongea littéralement dedans. La femme recula avant de se pencher sur la baignoire. Elle attendit que la tête d'Ipé ressorte de l'eau.

- Ah, quel plaisir ! couina-t-il en clipant.
- Vous n'êtes pas bien, ou quoi ?

La femme n'attendit pas de réponse. Interdite, elle retourna à l'accueil.

« Ah ! Vraiment, je me sens mieux. J'allais dire dans mon élément. C'est cela, je me sens dans mon élément ! Je vais rester là un moment, me détendre les nageoires, nager, faire la planche. Et si je me contorsionne suffisamment, je pourrais peut-être faire un bond et plonger ! On est si bien dans l'eau ! »

FIN

# L'Enfant du lac

## (Annette Luciani / Amy Shark)

L'homme parcourut rapidement les titres des journaux posés sur la table basse de la salle d'attente : « Le mystère de l'enfant du lac » ; « L'enfant du lac reste muet » ; « L'enfant du lac : le mystère s'épaissit »... En comparaison, les magazines rivalisaient d'imagination avec des titres plus alléchants les uns que les autres, qui laissaient supposer de grandes révélations à l'intérieur : « L'enfant du lac artiste de talent » ; « L'enfant du lac, un peintre en herbe totalement autiste » ; « L'enfant du lac se révèle » ; « Une jeune réfugiée turque réclame l'enfant du lac »... Il se jeta avidement dans leur lecture, pour découvrir comme d'habitude, hélas, que tout était faux. L'enfant ne savait pas vraiment peindre, il avait juste gribouillé un enchevêtrement de lignes au crayon devant les psychiatres, qui ne leur en avait pas appris davantage sur lui ; la jeune femme en question était en réalité mère de huit enfants, dont l'un s'était simplement égaré le même jour dans un supermarché. Et de l'enfant blond du lac, qui arborait sur toutes les photos ce même sourire triste, rien, toujours rien, pas un mot, pas un indice qui pourrait mettre la police ou les docteurs sur une piste...

Il soupira, en pensant que deux semaines avaient passé déjà et qu'on n'en savait pas plus que ce dimanche matin où il l'avait aperçu flotter à la surface de l'eau, à quelques mètres à peine du bord. Il se souvenait très bien de son émotion : il était en train de rechercher tranquillement le meilleur endroit où jeter sa ligne, et voici qu'il tombait sur un corps : et soudain, en s'approchant, il se rendait compte que ce n'était pas un cadavre, que la tête légèrement hors de l'eau bougeait, que l'enfant gémissait faiblement, et il se jetait à l'eau pour le tirer de là... Depuis qu'il avait réussi à le ranimer, que les secours les avaient enfin rejoints, il venait régulièrement lui rendre visite à l'hôpital. D'une certaine façon, il continuait à se sentir responsable. Jamais personne n'avait jamais tenu autant de place dans sa vie.

« Pierre-François Brun ? »

Il leva les yeux vers le nouvel infirmier. Les autres ne l'appelaient plus déjà que par son prénom.

« C'est moi.

— Vous pouvez venir. »

Son cœur se serra en entrant dans la chambre blanche, lorsqu'il reçut le même sourire anonyme que sur la photo. Les deux médecins psychiatres achevaient de reporter leurs tests. Depuis la découverte de l'enfant, les plus grands cerveaux ne cessaient de comparer leurs notes à son sujet. Les avis de recherche inondaient le Net : tous les pays se l'arrachaient, les mères du monde entier le réclamaient comme leur cher enfant disparu, les offres d'adoption pleuvaient... et lui se tenait là dans sa petite chambre, seul au monde, ignorant de tout ce tapage autour de lui, oublieux de tout, même de son nom.

« Tous les tests prouvent qu'il n'est pas autiste. C'est un traumatisme qui a provoqué une perte de mémoire.

— Et jusqu'à quand, pensez-vous ?

— On n'en sait rien ; chez un enfant de onze ou douze ans comme cela semble être le cas, ça peut revenir dans une heure, dans un jour, un mois, un

an... Ou ne pas revenir du tout. L'expérience prouve cependant que, dans la majorité des cas, ça revient.

— Et... Il n'y a pas de méthodes pour... »

Le docteur secoua la tête avec énervement et il se tut aussitôt. Il n'était pas en droit de demander des explications ; la science, c'était leur domaine. On lui avait fait comprendre qu'il devait déjà s'estimer heureux qu'on lui accorde un droit de visite. Il s'assit sur le fauteuil près du lit, tandis que l'infirmier débarrassait le plateau repas et que les docteurs continuaient à s'entretenir sur son cas dans le couloir.

« Tiens, je t'ai ramené quelque chose. Regarde si tu aimes ; qui sait, il y a peut être quelque chose là-dedans qui t'intéresse ? »

C'était un très vieux livre d'images qu'il avait retrouvé sur une étagère, chez lui, qui se présentait un peu comme un dictionnaire regroupant des thèmes tels que la maison, la famille, les jeux, la ville, la campagne... Idiot, pensa-t-il ; on lui avait déjà fait passer sous les yeux un tas de films, de dessins, de diapositives, sans rien éveiller d'autre que ce même sourire absent. Il tournait les pages, et son regard effectivement glissait sur chaque représentation comme sur autant d'objets étrangers. Il était sur le point d'abandonner tout espoir lorsqu'il lui sembla discerner une vague hésitation sur le visage de l'enfant. Il se pencha sur la page. C'était une série d'animaux de ferme. La brebis, le bélier, la chèvre, le cochon... L'enfant avait cessé de feuilleter le livre. Manifestement, il y avait là quelque chose, mais quoi ? Il n'osait pas parler, de peur de rompre le fil qu'il sentait se renouer, si imprécis encore, si ténu. Soudain, l'enfant saisit le crayon qu'on laissait toujours avec un bloc à portée de lui, et il barra la chèvre, la brebis et le bélier, du même geste systématique et appliqué, avant de continuer de fixer la page. *Comme s'il y cherchait toujours quelque chose*, pensa-t-il.

« Tu ne les aimes pas ? »

Silence. L'enfant referma distraitemment le livre et fixa le mur devant lui, sans plus aucune expression particulière. Il comprit qu'il n'en tirerait plus rien.

« Je vais revenir te voir demain. Je t'apporterai autre chose... »

Il se demanda s'il ne devait pas faire part de sa découverte aux médecins, puis il se décida :

« Je lui ai montré un livre ; il n'a rien dit, mais il a barré les moutons. »

Le docteur haussa les épaules :

« Oui, il fait toujours ça. On peut tout lui dessiner, à ce gosse, sauf un mouton... Ça fait peut-être partie de son traumatisme ; dans le temps, on trouvera peut-être une explication. »

Il réfléchissait. Le mouton barré ne l'intriguait pas autant que le regard de l'enfant à ce moment-là. Le lendemain, il eut l'idée de s'arrêter en chemin dans une librairie et de demander un livre sur les ovins. « Avec plein d'images, pas spécialement pour enfant, non... et qu'ils y soient tous... même les sauvages. » Il finit par se décider pour un guide qui contenait un bref historique de toutes les espèces. La page du milieu se déployait comme un poster géant, découvrant l'arbre détaillé de toutes les races ovines de la planète. « Regarde ceux-ci, s'ils te plaisent davantage. » Le livre s'ouvrit de lui-même à la page du milieu et il aida l'enfant à déplier la carte. Immédiatement, il se saisit du crayon et commença à les barrer, méthodiquement. Le mouton, la chèvre, le daim, le chamois... Cela lui rappelait un jeu, comme "cherchez l'intrus" ou le jeu des erreurs. Toute la page n'était pas barrée cependant. À mi-chemin sur une branche restait un animal

intact, un seul. Le crayon s'arrêta un instant, en suspens, avant de l'encercler d'une main sûre. « C'est lui alors ? Fais voir : *Mouflon méditerranéen*. Tu as déjà vu des mouflons ? Ils sont sauvages. Ils vivent dans les hauteurs... » Il s'arrêta, saisi lui aussi par des bribes de souvenirs. Il y avait bien une vingtaine d'années de cela, son père lui avait raconté une histoire sur les mouflons. Des mouflons qui étaient montés de plus en plus haut dans la montagne pour échapper à l'homme... Et il y avait autre chose. Son père avait ajouté qu'il n'y avait pas que les mouflons : des hommes aussi autrefois avaient fui, étaient montés toujours plus haut, pourchassés comme eux. Au départ ils vivaient juste au dessus du lac, dans les premières grottes, en une petite communauté sectaire qui s'efforçait de reconstituer très exactement le mode de vie des troglodytes, en complète autarcie. Il y avait tellement longtemps de cela que l'idée que quelques uns aient pu survivre semblait absurde. La plupart avaient fini par redescendre et adopter des vies tout à fait régulières, ou avaient quitté la région pour s'établir ailleurs. On ne se souvenait même plus de leur existence. Il se demandait pourtant... « Tu aimerais qu'on monte les voir ? S'il y en a, ils doivent être très haut, au-dessus des premières grottes. Il doit y avoir de la neige... » Pour la première fois, il lui sembla que ses paroles ne tombaient pas complètement dans le vide.

Ce soir-là, il le passa à s'organiser. Il savait que l'hôpital lui refuserait toute sortie avec l'enfant, en haute montagne qui plus est. Et partir sans lui en reconnaissance, c'était aller au devant de l'échec : si ce petit connaissait vraiment les mouflons, il saurait mieux que lui les trouver. Il lui apparut brusquement aussi que, très certainement, il n'était ni vraiment amnésique, ni autiste. Ce n'était qu'un troglodyte égaré dans la société des hommes, qui se taisait pour se protéger. Une semaine durant, il étudia la météo, les allées et venues de l'hôpital, accumula tout le matériel dont ils auraient besoin pour une telle excursion : chaussures, pulls, K-way, couvertures de survie, nourriture, piles, torches... Il se faisait l'effet d'un criminel projetant un enlèvement et pourtant s'il n'agissait pas, aucun de ces docteurs prétentieux, il en était persuadé, ne feraient le moindre effort pour le croire : il y avait la science d'un côté, l'intuition de l'autre. Il optait, lui, pour cette dernière. Sa situation lui paraissait sans issue : s'il ne faisait rien, l'enfant restait prisonnier de l'hôpital ; s'il l'emmenait, lui se rendait passible d'une peine tellement lourde qu'il n'avait d'autre choix que de réussir. Coupable dans les deux cas. Mais à la passivité, il préférait encore l'action.

« Dis-moi, sais-tu où ils sont dans la montagne ? »

Il accrocha le regard : le sourire était toujours absent et insignifiant, le visage restait impassible, mais les yeux lui criaient la réponse : « oui, oui, oui ! » Alors, quand il se baissa ce soir-là au-dessus du lit pour l'embrasser : « Demain matin, on y va », lui glissa-t-il à l'oreille ; « tiens-toi prêt ». Au regard ardent qu'il reçut en retour, il sut qu'il avait été parfaitement compris.

Ils se hâtaient tous les deux. L'enfant marchait devant, bien plus rapide, plus léger que lui aussi. Il y avait déjà bien deux heures que le lac était derrière eux, et, pensait-il, la gendarmerie ne tarderait pas à être à leurs trousses. Passées les grottes, la fuite serait à la fois plus difficile et plus aisée. Il n'y avait plus de sentier balisé, et il fallait escalader un premier pierrier assez pénible. D'autre part, ils seraient moins visibles. Les premières grottes ne suscitèrent pas l'attention de l'enfant. Il remarqua au passage que les plus larges d'entre elles avaient été consciencieusement murées, comme pour interdire tout retour possible. Plus haut,

l'ascension était encore assez facile, malgré les rochers glissants et les sources qui ruisselaient à même la terre. La végétation changeait, les pins s'enfonçaient au dessous d'eux, faisant place à des buissons plus secs, des arbres plus bas, plus tordus et clairsemés. La roche dominait.

En début d'après-midi, les hélicoptères se firent entendre. Ils se dissimulèrent dans les anfractuosités du rocher, et se reposèrent ainsi deux grandes heures avant de partir à l'assaut du pierrier suivant, qui se transformait brusquement en une paroi presque à pic. L'enfant était toujours en tête, de plus en plus à l'aise au fur et à mesure de la montée. Il connaissait manifestement les lieux comme sa poche, et pour cette raison, la nuit ne les surprit pas. Ils se retrouvèrent sur un plateau parsemé à ses flancs de grottes plus étroites, qui avaient conservé des traces d'habitation ancienne et des débris de civilisation qui le laissèrent perplexe : un vieux réchaud à gaz complètement rouillé (comment avaient-ils donc pu le monter jusqu'ici, à dos de mulet ?), une baignoire, encore plus énigmatique, des débris de vaisselle mêlés à des objets de toilette incongrus : des peignes, des miroirs, des colliers de graines d'eucalyptus, autre mystère, car il n'y avait pas un eucalyptus à la ronde : tous ces trésors devaient provenir de la vallée, d'où ils avaient été patiemment acheminés. Un bout de corde retint son attention : elle avait été sans nul doute tressée à la main, et ce n'était pas vraiment du poil de chèvre mais plutôt, oui : de mouflon... Il était donc bien en train de remonter le temps, sur les traces des troglodytes ! Ils passèrent là leur première nuit ensemble en montagne, sans feu, entre baignoire et réchaud rouillés, emmitoufflés dans leurs couvertures de survie.

Aux aurores, l'enfant était déjà prêt à entamer la seconde journée, davantage une journée d'escalade que de marche, le long de la paroi de plus en plus abrupte. Aucun des deux ne parlait, toute leur énergie tendue vers ce seul but d'atteindre... D'atteindre quoi, au fait ? La montagne était désormais aussi nue qu'un désert. Et puis brusquement, au détour d'un rocher il comprit : la corniche étroite, dangereuse, légèrement enneigée débouchait sur une faille presque invisible dans la montagne, qui devait relier les deux vallées. Pour l'atteindre, les derniers mètres devaient se franchir collé à la paroi, carrément suspendu au dessus du vide. Il pensa qu'il fallait sortir enfin le matériel sérieux : les cordes ; les crampons. Mais l'enfant était déjà loin devant. Il fit trois pas, hésitant ; c'était un bon montagnard, il n'avait pas particulièrement peur de la chute, mais là... Et il vit l'enfant devant lui revenir sur ses pas au dessus du vide, comme s'il avait ressenti sa crainte, et lui montrer lentement, une à une, les prises que lui ne connaissait pas : « Viens ! ». Sa voix résonna ainsi pour la première fois contre la paroi toute proche, fluette et grave, comme un écho à la sienne lorsqu'il lui avait murmuré dans la chambre d'hôpital : « Tiens-toi prêt. » Il respira un grand coup, franchit les derniers mètres et se retrouva dans une cavité tellement étroite qu'il dut se coucher et ramper jusqu'au bout. Et là, surprise. L'entaille ne donnait pas comme il l'avait cru sur un gouffre montagneux béant au dessus d'une vallée, mais sur une sorte de prairie suspendue au rocher, assez semblable à ces *mesa*, ou plateaux surplombant les canyons qu'il avait pu voir dans des émissions télévisées sur les très anciennes tribus des Indiens d'Amérique. Et la prairie n'était pas vide : une dizaine de mouflons y paissaient aussi paisiblement que des chèvres domestiques. Des enclos protégeaient de petits espaces potagers... Mais où étaient les grottes, donc ? Et les hommes ? L'enfant le guidait en courant vers le



bord du plateau. Des échelles de cordes solidement arrimées aux rochers pendaient dans le vide : là, sous le plateau, de petites habitations primaires où l'on pénétrait par les fenêtres, des nids d'aigles, construits à même le rocher. C'était donc là qu'ils étaient venus se réfugier, les derniers troglodytes. Mais où étaient-ils ? « Il n'y a personne ? » L'enfant s'approcha d'une niche creusée dans le roc et en sortit un objet enveloppé dans un morceau de tissu, qu'il lui tendit. Il l'ouvrit avec précaution : elle contenait deux petits portraits d'un homme et d'une femme grossièrement gravés au couteau sur des plaquettes de bois poli.

« Je m'appelle Jean Baptiste. Mes parents.

— Ils sont partis ?

— Oui. Papa est tombé un jour, il y a longtemps. Et maman, il y a pas longtemps...

— Alors tu es tout seul ici ?

— Oui. C'est pour ça que je suis descendu. Je voulais... Je voulais juste voir comment c'était en bas.

— Et comment es-tu tombé dans le lac ?

— Je voulais voir. Je ne savais pas que ça s'enfonçait si vite. »

Il s'assit sur une pierre, dans la pièce étroite qui sentait la suie, la graisse, la fumée. La chose la plus invraisemblable, pensait-il, n'était pas l'existence de cette communauté oubliée de troglodytes, ni cet endroit magique tout aussi inconnu : il lui semblait que c'était que cet enfant ait pu survivre, et qu'un jour, il ait voulu descendre, et qu'il soit tombé dans le lac, et que lui se soit trouvé là par hasard pour le sauver...

« Alors comme ça, tu étais... tu étais simplement descendu, comme ça, pour voir ?

— Ben oui.

— Et ? »

L'enfant s'assit par terre en face de lui, et pour la première fois il reçut son vrai sourire, en même temps qu'il haussait les épaules :

« Ben, rien : j'ai vu. »

Puis il commença à rassembler du bois sec dans une autre niche. Il réalisa qu'effectivement, le soir tombait. Il fallait faire du feu d'abord oui, et après, demain...

Il songea soudain à la peine de la descente, aux hélicoptères, aux gendarmes, aux docteurs, aux explications qu'il devrait fournir, à tout ça... Peut-être bien qu'il n'avait pas envie de redescendre si vite. Peut-être bien que... qu'il "avait vu", lui aussi, oui, qu'il en avait assez vu. Peut-être. Il verrait bien. Entre temps, il lui semblait soudain qu'il y avait plein d'autres occupations plus importantes, plus immédiates. Il défit la corde de son sac et en sortit sa gourde :

« On va d'abord faire chauffer l'eau pour la soupe », dit-il.

FIN

# L'Extinction des meugrillons

## (José Vicente Ortuño)

Les meugrillons ont été les seuls êtres vivants rencontrés sur la planète Mars. Peut-être les scientifiques qui les ont découverts en avaient-ils marre de baptiser les nouvelles espèces avec des noms extraits de langues mortes ou peut-être toutes celles-ci leur étaient-elles inconnues. Selon certains, l'appellation viendrait de l'expression "animalcules qui meuglent", ce qui les décrit à la perfection. D'autres croient plutôt que le terme provient de leur ressemblance avec les grillons terrestres. Une ressemblance pas très convaincante, car, en dehors du fait que ces créatures sont de forme sphérique et possèdent dix-huit extrémités, au lieu d'émettre un gracieux cri-cri, les meugrillons poussent des *meuh meuh* exaspérants. C'est sans doute pour ça qu'on les appelle "meu-grillons", vous avez pigé ? "Meu-grillons". Bon, D'accord ! On en reste là, parce qu'en réalité ça n'a pas grande importance.

Les meugrillons vivent dans le sol martien où ils creusent inlassablement des tunnels. C'est à l'intérieur de ceux-ci que se concentre la faible humidité de la planète, ce qui permet d'ailleurs la formation de cours d'eau. Cette situation a ravi les spécialistes de la terraformation qui ont profité de ce précieux liquide pour transformer la planète rouge en quelque chose qui ressemble plus ou moins à la Terre.

S'il est certain que les militants écologistes du groupe *Redpeace* ont fait pression sur les autorités pour empêcher que l'on détruise l'habitat des meugrillons, ceux-ci ne paraissent guère affectés par tout ce que pouvaient faire les humains. Contrairement à ce qu'on aurait pu croire, ces curieuses créatures ne se sentaient pas perturbées par la destruction de leurs tunnels, ni par la composition nouvelle des gaz de l'atmosphère ni par l'excès d'humidité dans le sol. Elles se sont parfaitement adaptées aux conditions de l'environnement terrestre. Alors, direz-vous, pourquoi les meugrillons ont-ils disparu ?

Une fois la terraformation de Mars achevée, on a construit des terrains de golf. Il s'agissait d'immenses superficies, vu que, la gravité sur Mars étant pratiquement un tiers de celle de la Terre, on pouvait lancer la balle sur plusieurs kilomètres. Le premier indice de ce qui allait se passer est survenu quand les balles de golf ont commencé à disparaître. Des centaines de milliers de balles ont disparu, et, avec elles, les meugrillons.

Une commission interdisciplinaire d'experts en tous genres s'est creusé la cervelle pendant des mois mais n'a pas réussi à se mettre d'accord sur la cause de cette extinction. Cependant, une théorie s'est diffusée dans la population et, au bout de plusieurs années, c'était la seule dont on se souvenait encore. Pourtant, elle n'est pas due à un scientifique surdoué, mais à l'aïeule centenaire d'un employé des transports arrivée jeune sur Mars en qualité de cuisinière, à bord du premier vaisseau de luxe qui ait atteint la planète rouge. Candida, c'est ainsi que se nommait la vénérable grand-mère, dit, devant l'incrédulité générale et les railleries des officiels, que les meugrillons s'étaient employés à transporter les balles dans leurs refuges, non pas pour les dévorer mais pour en faire leurs compagnes. Les balles restant passives devant les tentatives d'accouplement des

meugrillons, ceux-ci sont morts d'amour. Que les meugrillons, ces derniers Martiens romantiques, reposent en paix.

FIN

Traduit de l'espagnol par Pierre Jean Brouillaud.

# Les Lépidoptères d'Alpha 6

## (Jean-Pierre Planque)

« Depuis cette folle nuit du 15 août 2030, affirma JPP, je ne suis plus le même. Certains affirment que j'ai pété un câble. C'est possible, rien n'est plus tout à fait certain depuis cette sombre histoire... »

Il éclusa une gorgée de vin rosé avant de poursuivre :

« J'étais en train de me battre contre une nuée de lépidoptères géants sur la planète Alpha 6 quand tout à commencé. Il faut savoir que cette planète n'a rien à voir avec la Terre, qu'elle se situe dans le système du Centaure, à cinq années lumière d'ici et que les journées durent l'équivalent de trente-six heures terrestres. Mon équipage avait été décimé par la Confédération centaurienne et j'étais l'unique survivant. Je ne pouvais donc compter sur aucune aide.

Les lépidoptères géants surgissaient de partout, ma radio était en panne, j'avais une jambe et un bras cassés et, pour couronner le tout, mon fusil laser à injection élliptoïdale de marque U.S Rumsfeld avait rendu l'âme... Les lépidoptères avançaient en rangs serrés. C'étaient d'énormes papillons aux ailes brunes d'une envergure d'environ trois mètres et dont la bouche était pourvue de redoutables crocs aux reflets métalliques. Mon cas était désespéré.

C'est alors que je me suis souvenu de mes chers amis d'Eygalières : Tybi et Fanny. Il était pour eux hors de question de ne pas me revoir, notre amitié était trop forte ! Que j'aie fait un tour aussi loin de la Terre, soit, mais pas question de rayer un jour mon nom sur leur carnet d'adresses ! Je concentrai donc ma pensée vers eux.

Ah, Fanny, ta bouche, ton cou, ta peau si douce... Pardonnez-moi, chastes oreilles, mais j'en étais réduit à invoquer mes souvenirs les plus chers. N'oubliez pas que ma vie ne tenait qu'à un fil. Ah, Tybi, mon ami, inspires-moi, toi qui as écrit la saga inédite de *Temhka*. Que ferait Pashéda, ton héros ? Le flux serré de ma pensée traversait l'espace et le temps à la recherche de son esprit fécond. Les secondes s'égrenaient inexorablement.

La voix de mon ami me parvint enfin, affaiblie par la distance :

« JPP, comment faire entrer un éléphant, puis une girafe dans un frigo ? Non, attends, c'est pas ça... Je confonds avec une autre métaphore... »

*Dépêche-toi, connard*, pensai-je, *je n'en ai plus que pour quelques secondes*.

La réponse vint enfin :

« Balance-leur dans la gueule le projo de 25000 Watts qui est installé sur ton vaisseau pourri ! Ils vont tous s'y cramer. Tu vas voir : sur la Terre comme ailleurs, la lumière les attire... »

Mes doigts pianotèrent aussitôt sur le clavier intégré à ma combinaison. Un signal fut envoyé vers ce qui restait de la navette d'exploration et ce putain de projecteur s'illumina. Le soleil ! Mes yeux brûlaient. J'eus tout de même le temps de voir que tous ces cons de papillons se précipitaient vers leur mort.

Ils cramaient. L'odeur que ce barbecue d'enfer dégageait était à la fois infecte et délectable car je venais de sauver ma petite vie. Ils cramaient, tombaient, torches vivantes, incapables de résister à l'éclat meurtrier qui les détruisait un à un. Leurs cadavres calcinés s'amoncelaient de façon répugnante et

je craignis que ce qui ressemblait à un énorme bûcher ne basculât sous son poids pour venir m'ensevelir à tout jamais...

Quand le jour se leva, j'étais toujours vivant. Le projecteur s'était éteint. Quelques fumerolles montaient du sol. Je me posais alors cette anodine question : pourquoi avais-je quitté mes amis ? Pourquoi m'être envolé vers de lointaines étoiles ? N'avais-je pas à mon tour cédé à l'appel des sirènes ? Pourquoi aller chercher si loin ce qui se trouve si près ?

C'est bien plus tard que la Confédération terrienne m'a récupéré. J'avais épuisé toutes mes rations de survie et pesais à peine cinquante kilos terrestres. Je me souviens très bien de l'artefact de la chaîne *Fox News* qui m'a interviewé. C'était une pétasse blonde à la voix sirupeuse, dotée d'un décolleté vertigineux :

« JPP, vous êtes sauf. Les lépidoptères géants d'Alpha 6 ont été décimés, l'axe du Mal semble provisoirement vaincu, quels sont vos projets ? »

Cette salope me foutait les boules. J'avais envie de la claquer. Pourtant, j'ai répondu :

« Je ne me présenterai pas au poste de Gouverneur de la Californie. Mes envies sont plus simples : une bouche, un cou, une peau douce, si douce... Et un billet d'avion pour la France !

FIN

# La Lettre

## (Soledad Véliz Córdoba)

Simit Raste prit une profonde inspiration pour tenter de calmer les battements de son cœur. Il avait déjà pivoté sur lui-même et s'apprêtait à descendre le chemin quand il aperçut une grande et haute silhouette sur un côté de la porte qui donnait accès à la citadelle. Sans hésiter, voulant arriver au but le plus tôt possible, il se dirigea vers elle pour la questionner sur l'objet de sa visite. Mais à chaque pas qu'il faisait, la silhouette s'étirait horizontalement vers la porte, comme une ombre sur le sol, et à chaque pas qu'il faisait en arrière, elle se repliait sur elle-même pour reprendre sa forme initiale. Après deux tentatives il comprit qu'il ne pourrait pas atteindre la tête et lui parler. Avec ses doigts il peigna sa barbe embroussaillée, dépoussiéra son manteau vert et frotta ses chaussures contre son pantalon pour en enlever la saleté. Il prit une nouvelle inspiration et, serrant sa sacoche très fort contre sa poitrine, franchit la porte de la citadelle Têlaragna<sup>1</sup>.

L'intérieur était plus chaotique qu'on ne pouvait le prévoir de l'extérieur. Une dizaine de rues sinueuses partaient de l'entrée vers toutes les directions, défiant toutes les lois de la gravité et de la logique. Au-dessus, au-dessous et de l'une à l'autre, des passerelles faites dans une matière ressemblant à du bois pendaient à des milliers de câbles qui encombraient le ciel où ils découpaient des espaces géométriques rigides. L'ombre-silhouette se matérialisa à côté de lui et attendit poliment qu'il ait fini de tout observer pour le saluer au nom de la ville :

« Bienvenue à celui qui franchit le seuil, à celui qui connaît le vertige, murmura-t-elle avec difficulté. Voici la citadelle Têlaragna où se tissent les moments embrouillés que nous allons oublier. Je te souhaite un séjour vertigineux. »

Simit répondit par un signe de tête qui ressemblait plutôt à un tic nerveux et lui demanda comment trouver Azag, le gardien de la dernière génération, qui habitait la Troisième Ronde. Mais l'ombre-silhouette — qui n'avait d'humain que la forme puisqu'elle n'avait ni visage ni vêtements — resta quelques minutes sans mot dire. Simit se déplaça pour la voir sous un autre angle. *Peut-être les yeux sont-ils de ce côté-là*, pensait-il. C'est alors que, sans bouger, la silhouette murmura de nouveau :

« Bienvenue à celui qui franchit le seuil, à celui qui connaît le vertige. Voici la citadelle Têlaragna où se tissent les moments embrouillés que nous allons oublier. Je te souhaite un séjour vertigineux. »

Apparemment, le réceptionniste n'était qu'un simulacre, une machine. Simit regarda autour de lui, à la recherche d'êtres vivants.

« J'aurais dû le savoir, pensa-t-il à haute voix. À l'entrée dans cette ville, on ne peut qu'être induit en erreur. »

Se souvenant que son emploi était en jeu, il prit par la troisième rue à gauche et continua devant lui pendant six minutes et demie.

Ce matin-là, Azag le Gardien, après avoir déjeuné, en trois secondes exactement, de trois portions d'images flashées par les circuits de la Ville,

---

<sup>1</sup> Toile d'araignée.

descendit de la troisième poutre où il avait passé la nuit. Dans sa seconde peau rougeâtre, signe de son rang inférieur, il s'assit à l'ombre de son cocon sans autre intention que de dénombrer les gouttes de pluie supplémentaires qu'avaient distillées au cours de la nuit les câbles de la citadelle. Les autres gardiens, tous de catégories inférieures, firent à la dérobée les commentaires obligés quand ils passèrent devant lui, mais aucun d'eux ne lui adressa la parole. Vu le respect de la vie privée habituel à Têlaragna, on pourrait dire que la ville ne connaît pas de dimension sociale. Enfin, quand tout le quartier resta désert et que cocons et passerelles commencèrent leurs oscillations monotones au rythme du vent, Azag sentit que quelqu'un s'approchait.

En ces temps-là, après les innombrables discussions auxquelles tous participaient, à l'occasion, la théorie la plus admise, la plus appréciée sur l'origine de la ville, c'était que celle-ci n'existait pas vraiment et que tout n'était que le produit de l'imagination. Azag ne comprenait pas grand-chose à cette théorie, encore moins qu'aux autres. Lui avait toujours préféré croire que Têlaragna était là pour se protéger des ouragans de Miseria qui entraînaient les nouveaux arrivants vers le bord des falaises, si bien qu'on avait fini par construire la ville entre celles-ci. Dans ce cas, les seules discussions possibles visaient à savoir sur quelle falaise elle avait pris naissance. Rien d'extraordinaire, aucune magie dans tout ça. Les Gardiens étaient fiers de leur origine, à juste titre. Ils avaient besoin de quelque chose qui flatte leur amour propre, tandis que les Observateurs gouvernaient Têlaragna.

En l'absence de miracle, il se surprit donc à écouter des pas sur le pont qui reliait sa rue à la principale passerelle. Et il fut encore plus surpris de voir le visiteur – comme dans un rêve.

Le nouveau venu, qui avait une silhouette comparable à la sienne, un peu plus mince et plus élancée, finit de traverser le pont, puis resta immobile, replié sur lui-même, si longtemps que, de l'avis d'Azag, il devait être en train de pondre un œuf. Mais, finalement, il se redressa et se passa les doigts sur le menton (sans doute avait-il des poils, peut-être un parasite), arrangea sa peau verte et, avec sa salive, nettoya ses pieds couverts d'une sorte de cuir, pour ensuite les frotter l'un contre l'autre, à la façon des mouches. *Un rite d'initiation*, pensa le Gardien qui, très intéressé par cette forme de vie, regretta d'avoir laissé dans son cocon le calepin sur lequel il prenait des notes.

Bientôt, le visiteur le remarqua et se dirigea rapidement vers lui. Azag savait qu'il ne pouvait passer inaperçu comme un Observateur, car sa propre peau était aussi voyante que la peau verte du visiteur, bien qu'il eût l'impression que celui-ci ne nettoyait pas la sienne avec autant de soin, mais, bon, il pourrait peut-être lui donner des conseils...

« Excusez..., hum ! fit le visiteur. Vous n'avez pas l'air d'être un simulacre, une machine. Pourriez-vous me dire où se trouve la Troisième Ronde ?

— Un simulacre, une machine ? répondit Azag, offensé. Est-ce que j'aurais l'air d'une tache d'encre, d'un pâté, d'une vague apparition ?

— Non, toutes mes excuses, monsieur, je pensais seulement qu'il n'y avait pas d'autres êtres vivants que ces foutues machines dans la ville. J'en ai rencontré cinq jusqu'à maintenant, et ça n'est pas drôle. »

Le nouveau venu était vraiment inquiet.

Azag sourit sous sa seconde peau – un premier sourire, si on peut employer ce mot. Il commençait à apprécier le visiteur.

« Je vous comprends, répondit-il, de l'air de quelqu'un qui sait. La cité est vide pendant les heures de travail, tous vont à la forteresse de Kalinma. Deux mesures de farce, et à gauche. Vous ne trouvez pas que c'est idiot ? »

Mais le visiteur le regardait bouche bée, comme s'il avait perdu l'usage de ses sens. Azag commençait à s'énerver : on ne devait pas regarder un Gardien de si près.

« Dites, ça va ? » lui cria-t-il pour que ce regard cesse. Le visage du visiteur n'avait plus de couleur, et l'orifice par lequel il parlait restait entrouvert, tout à fait comme si quelque chose était mort à l'intérieur.

« Cette... cette ville... elle bouge ? demanda le visiteur, avec un filet de voix.

— Bien sûr, tout le temps. Ce qui se passe, c'est que maintenant la tornade de Miseria se rapproche. Elle se produit tous les jours et elle emporte une chose ou une autre, mais les câbles sont en rénovation constante, et alors je ne sais pas... Hé, tu entends, visiteur ? Qu'est-ce que tu fais là, par terre ?

Bien sûr, Simit Raste, le visiteur, ne répondit pas.

Cette histoire de vertige, comme tous les problèmes de l'enfance, il n'y était pour rien. Il avait eu une enfance normale, une jeunesse normale et, lorsqu'il commençait à croire qu'il serait un homme normal, le vertige était là qui l'attendait, comme le compagnon de jeu qui te frappe toujours par derrière quand les adultes ne regardent pas. Il essayait de l'expliquer aux autres et à lui-même, mais le vertige gagnait toujours. Il lui avait fallu renoncer à devenir trapéziste, astronaute, laveur de carreaux, parachutiste et candidat au suicide. Quand il avait pris la profession de facteur, il avait cru qu'il s'en était débarrassé jusqu'au moment où était apparue la lettre et où son chef l'avait envoyé à cette adresse impossible, au milieu de nulle part.

Il ouvrit brusquement les yeux, s'attendant à rencontrer le visage furieux de son employeur, mais il fut accueilli par le ciel bleu d'un jour d'été. Des nuages blancs qui avaient l'air en coton, dont un en forme de botte, flottaient ça et là, en parfaite harmonie. Cela lui rappelait presque les jours heureux dans la campagne de sa tante ; peut-être tout n'était-il qu'un rêve et n'y avait-il pas de citadelle Télaraigne, ni d'ouragans ni de choses qui volaient alentour... Il souhaitait la tranquillité, comme les nuages... les nuages qui ne bougeaient pas.

« C'est un joli tableau, non ? Un peu fantastique, mais beau. »

La voix du Gardien le rappela soudain à la réalité, et le sourire hébété de Simit disparut quand il se leva et vit la créature qui tenait sa sacoche à la main et qui l'observait, accroupi.

« Heureusement que tu n'étais pas suspendu à ma poutre. On dirait que vous autres, vous ne vous accrochez pas pendant le sommeil, mais ne te vexe pas, c'est une bonne idée de te reposer ainsi, sur le dos, parce que tu peux voir le ciel avant de t'endormir ; le ciel, c'est ce qu'il y a de mieux dans le tableau. »

Il se tut un moment, comme s'il attendait la confirmation que personne n'allait venir, et il ajouta :

« Tiens. Je crois que ça t'appartient. »

La créature lui remit la sacoche d'un air indifférent et se dirigea vers l'une des extrémités du logement d'où émanait une odeur bizarrement agréable, la cuisine, peut-être. Le Gardien avait une attitude très différente de celle du début, presque antipathique. Simit observa tactiquement la porte, mais le type l'avait fermée. De toute façon il se sentait mieux, et le moment était venu de chercher le fameux Azag afin de sortir de là avant que l'ouragan ait tout emporté. L'autre lui



avait seulement enlevé les chaussures qui étaient à côté et qu'il avait placées sur une espèce de matelas fixé au sol.

Le paysage qu'il avait confondu avec le véritable ciel était peint sur le toit conique et continuait sur les parois et sur toute la pièce qui semblait constituer toute la maison. C'était la peinture classique d'un enfant d'âge préscolaire : un ciel bleu, quelques mouettes en forme de livre ouvert, une maison avec une cheminée, le sol bien réussi, les montagnes... sauf pour les gens proches de la petite maison. Ils étaient dans la paroi en train de traverser la pièce, et, à cet endroit, les vasistas du toit ne donnaient pas beaucoup de lumière.

Il y avait, dans ce dessin, quelque chose de familier qui contraignit Simit à s'approcher, avant de reculer, effrayé : il s'agissait de trois figures peintes, une rouge, une noire et la dernière, plus petite, de couleur verte, qui portait une sacoche. Seule la figure rouge regardait dans sa direction, elle portait une sorte de capuche qui lui cachait le visage, à l'exception des yeux dépourvus de pupille et d'iris qui fixaient Simit. Dans ses mains, elle tenait une lettre.

Le Gardien lui tendit un bol de quelque chose qu'il ne distinguait pas. Le breuvage avait bon goût, mais ça formait comme une fumée verte à l'intérieur et ça pétillait dans la bouche. Avec une saveur de cannelle... Le silence régnait dans les lieux, et rien ne laissait présager l'approche de l'ouragan. À l'idée de la tornade, il pensa que le temps allait lui manquer et qu'il valait mieux partir. Simit sourit gauchement au Gardien qui, à côté de lui, l'observait et, après l'avoir remercié de la boisson et des soins, se leva pour s'en aller. Mais le Gardien le retint par le bras et, d'une voix glaciale, murmura :

« Tu ne me remets pas ma lettre ? »

Simit resta pétrifié, sans pouvoir s'arracher au regard fixé sur lui, mais il y avait dans ce regard une lueur ou un tic nerveux qui le rendait presque humain et, de ce fait, plutôt rassurant.

« Je suis Azag, murmura le Gardien qui lui lâcha le bras, la lettre est pour moi. »

Simit imagina qu'il y avait une sorte de sourire sous la capuche qui couvrait le dessin de la paroi, pensée qui, bizarrement, le réconforta. Et, se souvenant qu'il n'avait pas du tout regardé la lettre quand son chef la lui avait remise, il ouvrit la sacoche et se libéra d'un grand poids.

Il aurait pu partir tout de suite mais, quand il vit la lettre, il sentit que quelque chose n'allait pas. Ce n'était pas un transfert normal de facteur à usager, mais quelque chose de plus intime et personnel. Pour cette raison, quand Azag prit la lettre froissée en main et la retourna pour bien l'observer, une sorte de pressentiment parcourut Simit. À vrai dire, la sensation ne se fit vraiment pesante que lorsque le sceau qui fermait l'enveloppe fut rompu et que la musique retentit dans une ambiance tendue.

C'était une carte d'anniversaire. Il en sortait une mélodie geignarde accompagnant les vœux. Elle avait été déformée par tous les trajets qu'elle avait dû faire après que la Compagnie eût réexpédié le courrier en direction de Têlaragna. Simit se rappela que son chef l'avait prévenu : la lettre était très ancienne, et le retard de plusieurs années avec lequel elle serait remise posait un sérieux problème à la Compagnie. Il fallait donc que ce soit Simit et personne d'autre qui se rende dans cette ville. Simit avait une bonne maîtrise des relations personnelles. Mais pour le moment, il avait beaucoup de mal à se maîtriser lui-même. Une fois terminée la mélodie, qu'Azag avait écoutée sans mot dire, une

image holographique apparut sur l'enveloppe ouverte. Avec un effroi croissant, Simit se reconnut, un Simit plus jeune de quinze ans qui souriait en souhaitant bon anniversaire à son meilleur et seul ami, Firlas Dari.

« Je regrette que nous ne puissions nous voir, Firlas, mais j'ai des concours à passer et beaucoup de travail. J'espère que nous nous retrouverons ensuite pour parler un peu. Joyeux anniversaire... » dit l'image. Puis l'électricité statique interrompit la communication, et l'image disparut dans le fond blanc de la carte.

L'ouragan de Miseria se mit à fouetter les cocons, mais dans le logement d'Azag le temps semblait s'être arrêté. Simit ne sentait pas la force de la tourmente qui rugissait lugubrement ; il regardait, sans reprendre son souffle, la carte ouverte entre les mains du Gardien. Enfin, il poussa un soupir d'incrédulité et se laissa tomber sur une chaise. L'obscurité gagnait, et les bougies placées dans les lucarnes s'allumaient lentement. Maintenant, toute la pièce semblait un lieu funèbre, mystique, très ancien.

« Je savais que tu viendrais, humain, coupa la voix d'Azag qui ne quittait pas du regard la carte ouverte, c'est pour ça que je ne suis pas allé travailler. Pour t'avoir attendu, je perdrai mon logement et peut-être la vie, pour cette petite carte de vœux. »

Simit se leva et tenta sans succès de lui arracher la carte. Les mots se bousculaient dans sa bouche et, pendant un long moment, on n'entendit que des balbutiements. Quand Simit s'exprima enfin, Azag avait placé la carte dans sa seconde peau.

« C'est une erreur, Azag, la carte n'est pas pour toi. Tu verras – l'explication devenait de plus en plus difficile – elle est pour un ami et je la lui ai envoyée à l'occasion de son anniversaire. Il doit sûrement s'agir d'une erreur.

— Pourquoi ? » objecta Azag, d'un ton sévère mais calme.

Le moment semblait particulièrement indiqué pour tenir ce genre de propos dans une pièce où on ne serait cru en train d'assister à une veillée funèbre.

« Parce que Firlas Dari est mort. Il est mort le jour même où je lui ai envoyé cette carte. »

Et lorsque ces mots sortirent de sa bouche, Simit mesura tout le temps qui s'était écoulé depuis la dernière fois où il avait prononcé ce nom. Firlas Dari était mort jusque dans son souvenir.

Azag n'émit aucun son, ne fit aucun geste. Comme le vacarme de Miseria retentissait à l'extérieur, ni l'un ni l'autre ne perçut les pas qui s'approchaient ni le bruit sourd de la porte que l'on forçait. Aussi soudainement que l'ouragan avait éclaté, cinq silhouettes noires, semblables à Azag, firent irruption dans la pièce, tels des corbeaux chassés par la tempête. Ce fut très bref, car elles disparurent dans l'air, si vite que Simit crut les avoir imaginées. Avant qu'il ait pu demander de quoi il s'agissait, Azag le prit par le bras et l'entraîna résolument vers un petit tube situé à l'arrière du cocon. Sans plus de cérémonie, il le poussa dans ce qui devint un toboggan obscur et froid, après un dernier coup d'œil à la pièce et au tableau. Azag le suivit dans le tube. Les ténèbres envahirent aussitôt le cocon.

« Nous, les Gardiens, comme nous appelons notre race, nous ne pouvons pas rêver. Nous pouvons dormir pour reposer le corps, mais jamais pénétrer dans le monde onirique de notre cerveau. Notre existence n'en est pas tellement affectée, puisque presque personne à Téléragna ne sait ce que cela signifie, mais c'est important pour moi qui ai deux ou trois rêves à mémoriser chaque nuit. C'est pour ça que je les peints, que je les représente sur le tableau que tu as vu dans le cocon. Ils ne changent pas beaucoup, pour autant que je m'en souviens. Dans le

plus fréquent d'entre eux, tu venais avec quelque chose de mon passé et tu me le remettais, sans savoir que ce morceau de passé n'était pas la lettre, mais toi-même. J'ai des raisons de penser que nous tous, Gardiens de Télaragna, avons connu une vie avant celle-ci, mais que nous ne pouvons pas nous la rappeler. »

Depuis la plate-forme qui flottait au-dessus d'un quartier de la ville, derrière un pan de la falaise, on pouvait voir une grande partie de Télaragna. L'ouragan avait pris fin, et Simit oubliait son vertige tant il s'intéressait aux propos du Gardien.

« L'Histoire dit que les Gardiens sont arrivés au cours de la période cruciale de la ville, avec la volonté de maîtriser le trafic dont font l'objet les images que la ville capte chaque jour et dont nous nous alimentons. Nous ne savons pas d'où elles viennent mais elles se manifestent depuis la création de la ville. Les Observateurs semblent voir dans ces images quelque chose d'autre que nous ne percevons pas ; ils les contrôlent donc et ils nous octroient des rations que nous devons gagner en travaillant pour eux dans la forteresse de Kilimna.

— Excuse-moi, Azag, coupa Simit, toujours plus nerveux. Mais qu'est-ce que tout cela a à voir avec Firias ? »

Azag contempla la ville étendue comme une gigantesque tente sous ses pieds et dit, plus pour lui-même que pour Simit :

« Qu'est-ce qui empêche cette immense toile d'attraper les morts ? Il n'y a pas de véritable réponse à la question de savoir qui nous sommes et ce que nous faisons, mais les gens de ma race veulent pouvoir s'interroger en toute liberté. Il y a un secret, peut-être une mystification autour de nos existences, et la Révolte qui couve sous cette ville veut en avoir le cœur net. Arracher le pouvoir aux Observateurs, c'est un début ; un autre, c'est d'apprendre à rêver. »

Simit observa le Gardien, et quelque chose lui rappela le discours que le père de Firias avait tenu au cours des obsèques. On n'avait jamais retrouvé le corps, mais là où il se trouvait Firias resterait assez longtemps pour entreprendre ou pour venir en aide. Sans doute Azag avait-il raison : Télaragna n'attrapait pas seulement des images.

Azag se retourna pour regarder Simit, et sa seconde peau se fit plus brillante sous l'effet des lampes fixées sur les passerelles voisines.

« Je vais te sortir d'ici, lui dit-il, bien qu'on prétende que personne ne sort de Télaragna. »

Ce fut un moment terrible. Simit n'avait jamais connu une pareille épreuve : sauter de seuil en seuil, de porte en porte, courir par les rues désertes de Télaragna. Chaque instant, les ombres semblaient les atteindre à travers un jeu de lumières et de ruelles, à tel point qu'ils n'avaient presque plus la force de leur échapper, mais une sorte de providence faisait qu'à chaque fois ils trouvaient une issue et s'éloignaient du danger imaginé. C'est ainsi qu'ils finirent par atteindre une espèce de petite porte devant laquelle Azag s'arrêta et qu'il ouvrit avec une clé tirée de sa seconde peau. Simit serra la sacoche sur sa poitrine et respirait fortement, mais il restait solide sur ses pieds.

« Franchis cette porte et tu déboucheras sur une partie de la falaise, sur le chemin principal. Là-bas, tu seras en sécurité, personne d'autre ne sort de Télaragna. »

Le facteur, qui avait la gorge nouée, regarda Azag. Les hommes comme lui avaient l'habitude des affaires difficiles et bizarres. N'avait-il pas un rôle de messenger ? Mais la sensation d'irréalité était si flagrante, après ce qu'il avait vécu, qu'elle semblait s'intensifier encore, une fois le danger passé. Il prit appui sur le

seuil de la porte que le Gardien avait ouverte et se disposait à s'enfuir quand Azag le retint :

« Je m'excuse de te demander ça, Simit, mais ce sont les ordres de mes supérieurs. Quand tu sortiras sur le chemin, il y aura un Nurditù, une créature des profondeurs, qui attend ce message. S'il te plaît, remets-le-lui et tu nous rendras un grand service. Le dernier que je te demande. »

Et, tout en parlant, il lui remit une petite enveloppe jaune.

« Nous sommes là pour ça », dit Simit, sur un ton professionnel. Il avait un faible sourire, un sourire forcé. Tout en se demandant s'il devait embrasser Azag pour prendre congé, il saisit l'enveloppe, franchit vite la porte sans regarder derrière lui, comme s'il fuyait un mort.

Il n'eut pas de difficulté pour reconnaître la grande et grossière silhouette noire qui l'attendait dans un repli du chemin. Il lui remit l'enveloppe et, sans mot dire, commença à descendre la pente, la sacoche serrée sur sa poitrine et les jambes flageolantes du fait de la fatigue. Tout en s'éloignant, il voyait dans sa tête l'image de la ville et ses habitants irréels. Depuis le chemin, la cité ressemblait plus à une mouche qu'à une araignée, à une proie qu'à une prédatrice. Il se dit qu'il écrirait tout ça pour éviter que cette expérience ne disparaisse avec le temps. Il en tirerait peut-être quelque profit. Le récit commencerait ainsi : « La citadelle de Tèlaragna est un songe qui n'existe pas pour la plupart d'entre nous. Quelquefois, quand on observe le balancement du linge étendu au vent, un fragment de mémoire surgit désespérément, comme s'il allait nous rappeler quelque chose, mais il est presque aussitôt étouffé par une foule de créatures invisibles arrivées en courant pour le bloquer. La raison de ce mystère, c'est que l'origine et l'existence de la cité ont suscité, chez les habitants, un tel nombre de théories et de suppositions que tout s'est lentement et fatalement réduit à des bribes de discours dépourvues de toute signification. »

Et Simit était si absorbé par ce qu'il venait de créer qu'il sentit à peine le croc venimeux de Nurditù s'enfoncer dans son cou, tandis qu'il cheminait, qu'il se sentait toujours plus faible, qu'il bafouillait quelque chose sur les amis morts et la dégradation du service postal à notre époque.

FIN

# Libellules et planètes

## (Alexander Karapantchev)

Avant d'achever le croquis du nouveau vaisseau spatial, attends une minute, mon amour. Je me ferais papillon blanc éthéré qui sinue, là où s'entremêlent le soleil, l'herbe et les fleurs. J'intégrerais la société des papillons que la science a baptisés ou que nous avons récemment découverts, et je révélerais leurs lois et leurs facultés. S'il te plaît, ne t'empresses pas : je commence à devenir ce que mes yeux perçoivent alentour. Hier, j'étais une libellule aux épaules de saphir. Je me coulais dans le fleuve, je devenais fleuve et je ruisselais. Devenu trouble par les pluies, je retrouvais ma limpidité pour me glisser dans la vie d'une camomille ou un saule, puis pénétrer dans un poisson ou un lézard chatoyant aux reflets bronze.

À travers les yeux du lézard je discernais des crêtes immenses, qui formaient les plis d'une montagne, les ondolements des pierres et des forêts ; de la hauteur des cimes je savourais le ciel, dont la chair grise plus que le vin le plus capiteux. Dans les étoiles je me déversais et mes rayons se posaient sur notre Terre, à tes côtés. Je retrouvais mon visage humain, mais à la suite d'un essaim de transmutations, à la suite d'une cascade de savoirs, mon cœur éprouvait un amour plus profond pour toi, mon esprit n'aurait pas consenti à une danse sous les sons de rengaines désuètes.

Je fendrais d'un coup sec le voile sensoriel, j'entrouvrirais doucement nos rêveries. Je t'emmènerais dans mes métamorphoses, ensemble, nous deux, nous serons tous : un reptile ancestral, qui tangué au-dessus de la tempête gravitationnelle, une racine volcanique de montagne ou des gorgées sylvestres, un ciel d'étoiles élevées qui nous parsèment. Puisque depuis leur naissance, eux, – les papillons et les collines, les fleurs et les charmes de l'astre du jour – languissent de voir l'homme s'établir en eux, percevoir et connaître le monde à travers eux, pour le forger de nouveau. Ensuite, ayant battu des ailes diapres, ayant percé les herbes sur des pattes de lézard, ayant fusionné notre conscience avec les minéraux et les molécules des sources, ayant rayonné, étant nous-mêmes lumière – nous ne serons plus les mêmes et notre amour également, ma bien-aimée, sera tout autre.

Le coucher de soleil, par ondées et encore des ondées, déverse des mures dans le ciel. Voici, des myriades d'étoiles resplendent : ne sont-elles pas des fleurs immortelles du jardin printanier de l'Univers qui des siècles durant sollicite les êtres humains à le rejoindre et entendre le bourdonnement des planètes-abeilles, le clapotis radiant des amas stellaires ? Et une fois entrés dans ce jardin, le printemps originel céderait, dans une révérence, sa place à un été infini : des fruits rêvés, mon amour, couvriront de caresses et ouvriront les ailes de notre vaisseau spatial... Mais s'il te plaît, ne t'empresse pas. Notre chemin traverse un papillon blanc éthéré, là où s'enlacent le soleil, l'herbe et l'ombre des fleurs.

FIN

Traduction : Rachelia Dilbazova.

# Les Noces de loups

## (Jenny Kangasvuo)

Ma chère petite, assieds-toi et écoute mon histoire ; non, n'aie pas peur ! Assieds-toi ici, à côté de moi... assieds-toi. Ne tremble pas comme ça. Je veux simplement que tu écoutes... Tu as de beaux cheveux, ma chérie.

Autrefois, il n'y a pas si longtemps, tu ne le croiras pas, mais j'étais aussi jeune, aussi jolie que toi. Tu as des cheveux dorés, et les miens étaient brun foncé, mais, c'est vrai, toutes les gamines sont si jolies. Ma peau était douce et mes yeux étaient bleus, ils le sont toujours. Regarde bien mes yeux. Regarde ! Est-ce qu'ils ne sont pas bleus ? Oui, oui, ils le sont. N'essaie pas de te sauver, ma chérie.

Le jour de printemps où je me suis mariée sentait l'herbe et le lait, comme c'est le cas les très rares jours de printemps. J'étais habillée de soie blanche et de velours vert. Un poète aurait pu écrire un sonnet sur ma beauté. J'ai entendu les compliments de ma famille et de mon fiancé ; après chaque compliment j'étais encore plus jolie.

Ne fais pas cette grimace, chère petite, et ne prends pas cet air méprisant. J'étais une beauté. Toi aussi, ma chérie, tu deviendras vieille et laide ; alors une belle enfant fera la grimace en te voyant. Moi aussi, j'ai fait la grimace aux vieillards, quand j'avais ton âge. Et, pour ça, le destin m'a punie.

Mais parlons de mon mariage. J'étais la fille unique d'une riche famille. J'avais été dorlotée, gâtée. Mon père avait arrangé mon mariage avec le fils aîné d'une famille bourgeoise. Cette alliance unirait les deux familles et les rendrait plus riches encore. Le mariage était aussi une bonne chose pour moi. Le marié avait quelques années de moins que moi, et je pourrais le mener par le bout du nez. Bien sûr, je ne l'aimais pas, mais je le trouvais assez beau pour partager mon lit.

Cette union était un arrangement entre deux familles, mais c'était mes noces, à moi. Je les avais préparées, dans le moindre détail, avec ma mère. J'occupais la place d'honneur à la grande table. C'était mon jour et, après avoir bu un peu de vin, reçu quelques baisers du marié et dégusté un excellent rôti de veau, je me sentais le centre de ce petit monde. Tous me regardaient – mon père, mon beau-père (d'un œil un peu coquin), mon fiancé. Les dames, à l'exception de ma mère qui était très fière, avaient des regards d'envie, et je n'ai pas caché le plaisir que j'en éprouvais. Il y avait près d'une centaine de personnes à notre mariage, mais les deux familles réunies occupaient la même table.

La chose s'est produite alors que mon père portait un premier toast en l'honneur des mariés.

Une dispute avait éclaté à la porte principale qui était restée ouverte pour permettre aux invités d'aller et venir. De ma place je voyais très bien cette porte : l'un de nos domestiques élevait la voix en s'adressant à une vieille sorcière et à un enfant malpropre. J'espérais que le domestique allait s'en débarrasser. Les cheveux de la mégère étaient si emmêlés qu'on aurait dit de la mousse et l'enfant était en haillons, si sale que je ne pouvais savoir s'il s'agissait d'un garçon ou d'une fille.

Mon père était troublé par la présence de ces mendiants, mais il a poursuivi son discours. Les mendiants sont sortis, et le jour des noces a retrouvé tout son éclat.

Puis c'était le tour de mon beau-père de proposer un toast. Et, au milieu de son discours, les mendiants sont rentrés dans la salle du banquet par une porte latérale. Ils avaient une attitude très humble, sont restés silencieux et ont attendu la fin du discours pour commencer à tendre la main. Mon beau-père ne les a pas remarqués, mais j'ai vu que mon père les fixait d'un air courroucé.

Le discours terminé, la vieille sorcière s'est mise à mendier et a promis de nous bénir, moi et mon époux, si nous leur donnions, à elle et à son gosse, du pain et peut-être un peu de viande. J'ai frissonné à l'idée de recevoir la bénédiction de cette créature. Mon père s'en est aperçu et a ordonné aux domestiques de jeter les mendiants dehors.

« Tu oses demander de la viande destinée à nos invités de la noce ! Nous n'avons pas besoin de ta bénédiction, mendicante ! »

La vieille et l'enfant parurent prendre peur et s'enfuirent. Comment pouvaient-ils être aussi répugnants ? J'ai décidé que je ne ferais jamais l'aumône à des êtres aussi sales, aussi laids, seulement à ceux qui savaient rester propres et nets.

Le calme et la joie ont régné pendant un moment. J'ai mangé de la confiture et bu quelques gorgées de vin tandis que les toasts continuaient. J'ai reçu tant de compliments pour ma beauté, ma prudence et mes bonnes manières que je commençais à m'en lasser.

Quand j'ai ressenti le premier élancement, j'ai pensé que j'avais trop mangé. Peu après, la douleur s'est aggravée, et j'ai cru qu'on m'avait empoisonnée. Alors, l'enfer s'est déclenché.

La souffrance la plus atroce que j'ai jamais ressentie, une souffrance comme personne d'autre n'en éprouvera sans doute jamais. J'ai accouché, ma chérie, comme tu le feras un jour. Accoucher est très douloureux, et le jour de mes noces, j'ai eu l'impression que tous mes muscles, tous mes organes accouchaient.

J'ai chancelé, essayé de me raccrocher à la main de mon père, mais j'ai vu qu'il chancelait lui aussi. Mon mari semblait en proie à de terribles convulsions, et ma belle-mère était pliée en deux par la douleur. Je souffrais tellement que j'y voyais à peine, mais ce que j'ai vu n'était pas différent. Tous les membres de nos deux familles se tordaient de douleur. Le frère cadet du marié essayait d'agripper la main de sa mère, ma tante était tombée sur le sol, et son corps était agité de spasmes violents, ma grand-mère par alliance se cognait la tête contre la table.

Personne ne nous est venu en aide. Les invités sont partis dans le désordre, et les serveurs se sont enfuis.

Mes oreilles tintaient, mais j'ai entendu la voix claire d'un enfant. « Maintenant, ils gigotent et ils tremblent ! » Au milieu de la salle de banquet se tenait le rejeton de la mendicante. Je ne pouvais toujours pas voir si c'était un garçon ou une fille, mais il restait calme et paraissait plutôt amusé. Il nous a regardés un moment, puis il est parti en courant, et j'ai aperçu ses pieds nus, sales.

Les convulsions empiraient. J'ai entendu quelque chose qui se déchirait ; j'ai compris que c'était ma robe de mariée. J'ai fermé les yeux et ai gémi, j'ai essayé de palper mon corps, mais mes mains ne m'obéissaient plus. J'ai entendu des cris

autour de moi, mais je ne pouvais pas les identifier. Tout mon corps vibrait, et j'aurais voulu mourir.

Puis, tout à coup, je me suis sentie bien.

Et pas seulement parce que la douleur avait cessé. J'avais une impression de stabilité, de contentement. J'ai essayé de me lever mais je me suis prise dans les lambeaux de ma robe de mariée. Je les ai tordus et les ai déchirés avec mes dents pour me libérer. Alors je me suis levée et, un instant, tout a été normal. Le silence régnait dans la salle.

Il s'était fait un étrange équilibre.

Puis j'ai de nouveau entendu la voix de l'enfant : « Ils ont été changés en loups. » L'enfant se tenait au milieu du plancher et nous regardait, sans crainte.

J'ai regardé autour de moi et j'ai vu le marié qui s'arrachait aux loques qui avaient été son costume. Je l'ai immédiatement reconnu à son odeur. Je suis allé vers lui, et il s'est agenouillé devant moi, oreilles et queue basses. Il a léché mes lèvres et je l'ai laissé faire. Père est venu, m'a regardé dans les yeux et j'ai baissé la tête. Mon mari lui a également léché les lèvres, moi non.

Bientôt, tout le monde était autour de nous, et tout le monde se reniflait. Un moment, j'ai cru que mon père et mon beau-père allaient se battre. Ils grondaient, découvrant leurs crocs, la queue et la tête levées. Mais c'est mon père qui a soutenu le regard ; mon beau-père a baissé la tête et a cédé.

J'étais désorientée mais lucide. La profusion d'odeurs donnait le vertige, mais je les identifiais toutes. Odeur d'un bébé non sevré, parfum d'eau de rose, senteurs de rôti et de pâté de légumes.

« Dehors, les loups ! Dehors ! Dehors ! » La vieille sorcière était entrée. Sa puanteur nous a tous horrifiés. Elle nous a expulsés à coups de baguette. « Au bout de sept années, vous pourrez mendier votre pain et votre viande, et, si vous l'obtenez, vous redeviendrez des êtres humains. »

Nous avons traversé le village, au pas de course, vers les bois qui sentaient le pin, le gibier, la sécurité. Personne ne s'est mis en travers de notre chemin.

Nous étions dix loups errants, solitaires réunis en une meute. L'odorat nous guidait : senteur des déjections récentes d'un daim, d'une carcasse en décomposition, d'un veau égaré. Nous étions comme une portée de chiots libres pour la première fois au sein d'une forêt. Et, en un sens, c'est bien ce que nous étions : des chiots inexpérimentés, insouciantes.

Nous n'avions pas eu de parents attentionnés ni de semblables pour nous apprendre à jouer, à chasser et à vivre en harmonie, sans bagarre. Oh ! Il y avait bien quelques bagarres : tout le monde acceptait l'autorité de père, mais mon oncle et mon beau-père se sont battus jusqu'à ce que l'oncle prenne une place supérieure à celle du beau-père dans la hiérarchie. Ma mère et ma belle-mère se montraient les dents, et moi aussi. J'étais plus forte que ma mère, mais qui accepterait de combattre celle dont on a bu le lait ?

Au début, chacun chassait pour soi. Combien de temps, je ne sais pas, le cerveau des loups n'a pas un sens très strict du temps. La sorcière qui nous avait jeté un sort savait que nous ne tiendrions pas le compte des sept années qu'elle avait fixées et que, selon toute vraisemblance, aucun de nous ne retrouverait forme humaine.



Mais je l'ai retrouvée, ma chérie, et bientôt tu apprendras quel genre de drames j'ai dû subir avant d'en arriver là. Je vois que mon histoire t'enchanté. Bien !

Les bois n'étaient pas très étendus, et la plupart des loups qui vivaient dans la région ont fini comme fourrures. Les villages étaient très proches les uns des autres, et des sentiers découpaient la forêt. Tout véritable loup aurait flairé à distance l'odeur de l'homme, mais nous avons vécu avec cette odeur, et elle nous était devenue naturelle.

Nous ne savions pas ce que cela voulait dire : être un loup, et n'avions pas le temps de bien le comprendre. Il n'y avait pas d'autres loups pour nous l'apprendre, et, s'il y en avait eu, ils nous auraient évités. Certains d'entre nous auraient pu se joindre à une meute en acceptant un statut inférieur, mais, pour père, c'était impossible.

La première chasse en commun est due au hasard. Mon mari, ma mère et moi étions en train de jouer à nous attraper par la queue quand nous sommes tombés sur un lapin qui sortait d'un buisson. Nous l'avions flairé mais nous ne nous en étions pas vraiment préoccupés. Nous l'avons entouré, et soudain le jeu est devenu plus sérieux. Nous le suivions à la course, moi d'un côté, mon mari de l'autre. Quand il a brusquement fait un bond, mère l'a attrapé.

Nous avons d'abord été surpris : comme c'était facile ! Et pourtant les lapins ne sont pas une proie aisée, car ils sont rapides et imprévisibles, tout au moins pour des chasseurs aussi inexpérimentés que nous. Nous nous sommes partagé le lapin tranquillement et en silence. C'était notre premier repas en commun.

C'est ainsi, par la chasse, que notre meute s'est lentement formée. Père était le chef ; mais mère venait aussitôt après dans la hiérarchie. Elle se révéla très douée pour la chasse ; on attrapait facilement le gibier quand c'était elle qui menait. La chasse nous procurait plus de nourriture que nous ne pouvions en manger, et, pour la première fois, nous avons la possibilité de partager. Grand-mère avait elle aussi de quoi manger, même s'il lui était impossible de se joindre à nos expéditions. Nous chassions le daim et même l'élan, mais cela a valu à mon oncle une côte cassée quand un élan lui a donné un coup de patte.

Nous nous nourrissions de la viande abondante l'été, nous jouions ensemble et nous nous caressions. Quelquefois nous hurlions en chœur. Et alors nous avons beaucoup plus le sentiment d'appartenir à une collectivité que nous ne l'avions eu durant notre vie d'humains ou que je ne l'aurai jamais.

Tous les étés sont merveilleux, mais ce premier été de notre vie de loups a été le plus mémorable. Senteurs et parfums étaient si nouveaux, si frais ; la chasse nous procurait plaisir et nourriture.

Par contre, le premier hiver a été pénible. Nous avons chassé ensemble pendant l'été, mais nous étions encore maladroits. Et la partie se révélait beaucoup plus difficile à jouer. On a beaucoup moins de mal à chasser un beau daim bien dodu à travers les prairies qu'à chasser sur la neige une proie amaigrie.

Grand-mère est morte durant l'hiver. C'était triste, mais les personnes âgées survivent difficilement durant cette saison. Nous nous sommes résignés à sa mort et nous avons attendu le printemps.

Au printemps ma mère est entrée en chaleur. C'était quelque chose que nous n'attendions pas. Ma mère avait l'air d'une jeune chienne à qui cela arrive

pour la première fois. Elle ne savait pas ce qu'elle devait faire, comment se comporter dignement avec les mâles. Père était son partenaire, mais, en fait, la plupart des mâles de la meute l'ont couverte. Les années suivantes, cela n'aurait pas pu se reproduire : ma mère ne l'aurait pas permis, et les autres mâles l'auraient respectée. Mais l'odeur de ma mère en chaleur pour la première fois était trop nouvelle et trop délicieuse pour qu'il soit possible d'y résister.

Sans doute fallait-il qu'il en soit ainsi. Mère était grosse, et elle a donné naissance à sept petits qui avaient plusieurs pères. Le flair nous permettait de sentir qui était leurs pères, et ces louveteaux ont fait de nous une véritable meute. Ces petits étaient notre richesse, notre raison d'être. Ils nous procuraient joie et amour. Nous étions tous prêts à jouer avec eux, à leur régurgiter la nourriture, même si nous devions nous en priver.

Nous avons creusé un terrier près d'une rivière. Les petits grandissaient, et, bien que l'un d'eux n'ait pas survécu, nous formions une meute efficace de chasseurs quand est venu l'hiver. Les louveteaux sont devenus de meilleurs chasseurs que nous, qui avons appris si tard. Les années suivantes, nous avons mené une vie tranquille, heureuse. Bien sûr, des querelles se produisaient, des louveteaux plus forts que les autres se disputaient et partaient. Ces jeunes ont formé une autre meute, et nous avons marqué nos territoires. Après quelques bagarres, il a été facile de vivre ensemble. La nouvelle meute ne s'est pas aventurée sur notre territoire, et nous avons respecté le sien.

Un automne, mère est passée à travers une glace trop fine et s'est noyée. Il en est résulté un certain désordre, mais une nouvelle hiérarchie s'est très vite établie. Père vieillissait, et le plus jeune frère de mon mari l'a défié. Père a évité son regard et ne lui a pas montré les crocs. Moi, je n'avais pas besoin de lutter avec qui que ce soit : ma place dans la hiérarchie des femelles venait immédiatement après celle de ma mère.

J'ai appelé mon « mari » le mâle qui m'avait épousée ce lointain matin de printemps, mais c'est son cadet qui est devenu mon véritable partenaire. Mon « mari » était timide et obéissant et n'a jamais tenté de progresser dans la hiérarchie. Le cadet était le mâle le plus vigoureux et le plus avisé de la meute. Tout naturellement, il en a pris le commandement.

Il était juste, il s'occupait des jeunes et des vieux, il ne recherchait pas la bagarre et il était très tendre. Gai et drôle aussi. Je me plaisais en sa compagnie, et quand je me suis trouvée pour la première fois en chaleur, au printemps, je ne demandais qu'à copuler avec lui. Ce fut quelques semaines intenses. Il m'a couverte à plusieurs reprises, souvent plusieurs fois dans la même journée. Je n'ai pas eu à repousser les autres mâles : mes jeunes frères n'avaient pas l'âge, et les aînés étaient trop vieux.

L'été, j'ai donné naissance à une portée de louveteaux superbes qui sentaient bon. Je les ai léchés avec soin, ai coupé leur cordon à coups de dents et ai mangé le placenta. Quand ils tétaièrent mon lait et que la faim leur faisait pousser des petits gémissements, j'étais au comble du bonheur. Je ne me rappelais pas ma vie d'être humaine, car je n'avais pas de raison de penser au passé, pas plus qu'au futur. J'aimais mes petits et mon compagnon. Nous étions de bons chefs de meute capables d'assurer la sécurité et la nourriture des nôtres. Ce qui suffisait.

Mes petits prenaient de la force et étaient en bonne santé ; notre meute devenait trop nombreuse. L'une de mes filles partit quand elle en eut l'âge – elle n'a pas essayé d'acquiescer une meilleure place dans la hiérarchie, elle était trop avisée pour cela, mais, d'autre part, elle était trop forte et trop volontaire pour rester. Elle a trouvé un autre loup solitaire avec qui elle a formé une troisième meute dans notre forêt. Ils disposaient d'un petit territoire dont les limites changeaient sans cesse, mais le nôtre en était réduit d'autant.

Les bois ne permettaient pas l'existence de trois meutes. Le gibier se faisait rare, même en été. Et, avec l'hiver, l'inévitable s'est produit.

Cet hiver-là se révéla plus dur encore que les précédents. Il n'y avait presque plus de daims, et ceux qui restaient s'en allaient. Nous vivions de nouveau sur le petit gibier, ce que nous avons cessé de faire une fois passé le premier été. Il nous fallait chasser tous les jours pour nous mettre quelque chose dans l'estomac. Fini les jours tranquilles dans la chaleur d'un terrier près d'une carcasse d'élan qui assurait notre nourriture pendant plusieurs jours. Notre grande meute souffrait de la faim.

Au milieu de l'hiver nous avons l'impression de n'avoir connu que cette morsure de la faim, j'ai décidé que cela ne pouvait pas continuer. Il y avait des villages autour de la forêt, et si l'odeur des humains était terrifiante, mourir de faim l'était plus encore. Sept d'entre nous se sont rendus de nuit dans le village. Nous essayions de passer inaperçus dans toute la mesure du possible, mais sept loups ne sont pas invisibles. Dans le village, nous sentions l'odeur de nos semblables, y compris celle de ma fille. J'ai compris que le village était désormais la dernière source possible de nourriture pour toutes les meutes de la forêt.

Un chien aboya à notre approche. Mon frère lui brisa aussitôt les reins. Le chien dégageait une odeur étrange, assez semblable à celle d'un loup, et s'il s'était agi d'une femelle en chaleur, il l'aurait couverte au lieu de la tuer. Maintenant, c'était de la viande.

Nous avons pénétré dans la bergerie qui se trouvait à l'orée du bois. Les moutons étaient là ; nous en avons tué plusieurs – tous ceux que nous avons pu. C'était facile, et bientôt la bergerie dégageait une délicieuse odeur de viande. Nous avons mis en pièces un agneau et nous l'avons mangé, pour reprendre des forces, puis nous avons commencé à traîner nos proies jusqu'à notre abri.

Cette nuit-là, nous avons mangé tout notre content. Nous avons rempli nos estomacs vides, et il nous restait encore de la nourriture. Nous pouvions nous reposer et oublier quelque temps la chasse aux taupes. Mais nous ne profitions pas vraiment de ce repos : nous étions épuisés, l'hiver n'avait pas cessé. Bientôt, la faim reviendrait.

Mais la plupart d'entre nous ne devaient plus connaître la faim. Les habitants ont attaqué notre abri deux jours seulement après notre visite dans leur village.

Je ne me souviens pas très bien... l'horreur et le chagrin obscurcissent la mémoire de l'incident. Je me rappelle la terrible odeur du sang des loups, mes enfants qui hurlaient de douleur, le choc des arquebuses et les cris des hommes. J'étais moi aussi à la tête de la meute, mais je ne pouvais rien faire. Nous avons essayé de nous défendre individuellement et collectivement, mais les hommes ont anéanti la meute. Je me rappelle avoir vu mourir mes compagnons, les uns après les autres.

Je me demande pourquoi je ne suis pas morte ce jour d'hiver. Peut-être ai-je été épargnée pour raconter cette histoire. Tu m'as écoutée attentivement, ma chère enfant, mais il n'y aura pas de fin heureuse à cette histoire.

Je me suis cachée dans un terrier de renard que j'ai agrandi et j'ai de nouveau vécu en me nourrissant de souris. J'ai parcouru la forêt, mais n'ai pas trouvé trace d'autres loups en vie. Les odeurs qui marquaient notre territoire s'effaçaient. J'en ai plusieurs fois marqué les limites avec mon urine, mais j'y ai bientôt renoncé. Il n'y avait plus que moi pour les flairer.

Par une splendide journée de fin de printemps, j'ai rencontré une jeune fille qui cueillait des herbes.

La journée était aussi belle que celle de mes noces, mais de celle-là je ne me souvenais plus.

La fille m'a fixée, mais elle n'avait pas l'air particulièrement effrayée. Elle avait rempli ses paniers d'herbes diverses et était en train de déjeuner. Nous nous sommes regardées un moment. Puis la fille a coupé une tranche de son pain de seigle et l'a enfilée sur son couteau. Elle m'a tendu le couteau.

« Viens, pauvre loup affamé ! Prends un peu pain, il y en a assez pour nous deux. »

J'ai hésité, puis j'ai fait quelques pas vers elle, mais je n'ai pas osé aller plus loin.

« Oh ! Tu es carnivore. Peut-être que tu n'aimes pas le pain. Je vais te donner aussi de la viande. » Elle a coupé une tranche de porc salé, y a planté son couteau et me l'a tendu.

L'odeur du porc était irrésistible. J'ai avancé lentement vers la fille, apeurée, la tête et la queue basses, prête à fuir si elle me menaçait.

« Allons, n'aie pas peur ! Prends ! »

J'ai fait les derniers pas jusqu'à la fille, ai attrapé la viande et le pain et me suis enfuie.

J'ai mangé le pain et la viande. Celle-ci avait un goût bizarre, fumé et très salé, moins bon que celui de la viande qu'on vient de chasser. Mais après des douzaines de lemmings, elle était délicieuse.

Alors j'ai ressenti une atroce douleur. Je me suis roulée par terre, ai gémi, haleté. La douleur n'en finissait pas. Je me suis vaguement rappelé que j'avais déjà connu une telle souffrance, mais sa violence m'empêchait de penser. Mon échine s'est allongée, ma tête s'est modelée et mes poils ont disparu dans la peau.

Au bout d'un moment, je ne ressentais plus rien et je tremblais. Je n'avais presque plus d'odorat, j'étais presque sourde et aveugle. L'herbe me gênait, me grattait. Je me suis secouée pour me réchauffer et alors j'ai compris : j'avais retrouvé forme humaine !

Je me suis levée, mais la position semblait bizarre. J'étais si haute que j'en avais le vertige. Il n'y avait plus de traces odorantes que j'aurais pu suivre. La forêt où j'avais vécu me paraissait étrangère.

J'ai marché jusqu'à mon abri, mais je n'ai pu m'y glisser. Je savais que je n'étais plus une louve, mais je ne savais pas ce que j'étais devenue.

J'ai volé des œufs dans les nids d'oiseau, mais les lemmings couraient trop vite pour moi. Si je les avais attrapés, comment les aurais-je mangés ? Pour cela je n'avais ni les dents ni l'estomac qu'il fallait.

La première nuit a été terrible. J'ai pleuré en songeant à mon compagnon, à la meute, à mes petits, à ma vie de louve à laquelle on m'avait si cruellement arrachée.

La mendicante s'était vengée astucieusement. Elle m'avait donné une vie heureuse et bien remplie, mais maintenant celle-ci m'était enlevée. Plus jamais je ne connaîtrais le bonheur. Je ne savais pas si je devais la remercier pour les années vécues comme louve ou la maudire pour les années qui me restaient à vivre comme être humain.

Quelque temps après, j'ai dû me rendre au village. J'étais nue et muette, mais ces gens qui avaient tué la meute ont alors pris soin de moi. Ils m'ont nourrie et vêtue. Par la suite, ils m'ont donné de la laine et un fuseau. Je ne savais pas filer, je n'avais jamais eu besoin d'apprendre, étant la fille d'un homme riche, mais j'ai vite appris. Je me taisais, et les villageois ne me maltrahaient pas. Je filais et j'étais nourrie, ce qui me suffisait. Le mouvement du fuseau m'empêchait de penser que j'avais perdu tous ceux que j'aimais.

Ma dernière punition pour l'orgueil dont j'avais fait preuve dans le passé, je l'ai reçue quand j'ai vu la peau de ma fille étendue sur le sol, chez le maire du village. Je suis tombée à genoux sur la fourrure et j'ai pleuré. Je n'avais personne à blâmer pour sa mort, pas même moi. Nous avions faim et, sans nourriture, nous serions tous morts. C'est moi qui ai décidé de tuer les brebis du village, mais, en plein hiver, cette décision se comprenait.

Maintenant, j'ai raconté presque toute ma vie, il ne reste pas grand-chose. J'ai vécu en vieille fille au village et j'ai raconté mon histoire à tous ceux qui veulent l'entendre, et même à ceux qui ne le voulaient pas, par exemple, à toi, ma chérie. Non, ne secoue pas la tête. Je sais que tu ne voulais pas t'asseoir près de moi et m'écouter. Ah ! Tu es vraiment jolie quand tu souris. Ma chère petite, s'il te plaît, souris encore un peu pour moi.

Aujourd'hui, il n'y a plus de loups dans la forêt. Elle rétrécit d'année en année. On y coupe les arbres, on y dégage des champs, et de larges routes la sillonnent. Maintenant, à ce qu'on dit, les bois sont sûrs. Mais pour moi ils gardent une odeur étrange.

FIN

Traduit de l'anglais par Pierre Jean Brouillaud.

# Le Renardeau de la Noël

## (Léo Lamarche)

### I

L'aube se levait à peine sur le bourg d'Estissac. Une aube de neige à gros flocons serrées, une aube de froidure et de gouttes gelées. Malgré les tourbillons et les piqûres du froid, les cœurs se réjouissaient car c'était aujourd'hui la Noël et que, quelque part, tout en haut, les anges secouaient leurs plumes sur le beau pays d'Othe.

Le vieux Siméon, lui, partit de grand matin relever ses collets. Il fallait éviter le garde-chasse, le père Michaud armé de ses moustaches. C'est interdit de braconner ici mais comment faire, l'hiver, quand la viande se fait rare, que la disette vous guette ?

C'est ce que se demandait Siméon.

Ses sabots laissaient de longues traces dans la neige, le vent lui rougissait le nez et ses doigts étaient gourds. Cependant, il progressait bravement à travers les taillis, vers ses coins favoris, au passage des garennes et des lièvres d'hiver.

L'homme avait son idée : ramener une volaille bien charnue que sa Bertille ferait rôtir aux flammes, pour se régaler en festin de Noël...

Depuis bien trop longtemps, les deux époux subsistaient de pommes cuites et de châtaignes étouffées sous la cendre. Un peu de chair les requinquerait... Surtout sa Bertille !

Pauvre Bertille ! Les ans avaient poudré de blanc ses longs cheveux et décoloré ses beaux yeux myosotis, ses mains s'étaient tachées de rouille et pourtant, il l'aimait, tout comme au matin de leurs épousailles. D'ailleurs, Siméon n'était plus, lui non plus, très vaillant, ses épaules se voûtaient, ses jambes se fatiguaient si vite, maintenant.

La vieillesse est bien rude aux pauvres gens ! La preuve : notre homme trouva ses collets vides. Trois pièges, tendus non loin de là, n'avaient pris qu'un rat gris... triste chair et piètre pitance !

Mais Siméon ne désespéra pas. Il en avait placé un dernier vers l'étang de Villemaure, là où les bêtes viennent boire. Peut-être que là...

### II

L'animal, la patte prise, se débattait comme il pouvait. Quand les pas de l'homme approchèrent, il se tapit, tentant de rentrer dans le sol. Siméon ne cacha pas sa déception. Un renard ! Et plus précisément, un renardeau, roux comme le diable.

Qu'allait-il donc pouvoir en faire ? Ces bestiaux-là, ça ne se cuit pas dans une marmite !

Déçu, il épaula son vieux fusil, s'apprêtait à tirer quand l'animal posa sur lui un regard presque humain, un regard si étrange que l'homme baissa son arme. Dans ces yeux-là, pleins de douceur, Siméon contempla toute la beauté du monde. Toute la beauté de ce Noël couleur de neige, toute la pitié envers les humbles créatures. Surpris, Siméon se dit : *Va !, l'animal ne vaut pas la balle qui va l'abattre. Je vais plutôt l'emporter, le montrer à Bertille, ensuite j'irai le noyer et*

*je tannerai sa fourrure, ça pourra rapporter quelques piécettes, sur le marché. Allons ! En route... Le rôti, ça ne sera pas pour aujourd'hui !*

Siméon empoigna la bestiole par le col et partit à pas lourds, enjambant les ronciers pour regagner sa maisonnette où l'attendaient Bertille, les pommes cuites et des châtaignes étouffées sous la cendre...

... Aujourd'hui, Bertille aurait bien aimé, elle aussi, régaler son mari. Tout en surveillant les châtaignes, elle pensait aux marchandes, dans les rues d'Aix-en-Othe, aux volaillers, bouchers, maraîchers, aux bons œufs et à la crème fraîche. Si elle avait seulement pu, elle aurait concocté un festin à son homme, un festin de Noël. Ça l'aurait requinqué, son pauvre Siméon dont les mains tremblotaient, dont le dos s'affaissait sous le poids des années. Mais elle l'aimait, oui, elle l'aimait si fort...

Bertille s'interrompit dans ses pensées : son Siméon rentrait, tout harassé, tenant toujours le renardeau, mais cette fois par les pattes.

« Je n'ai attrapé que ça ! dit-il en l'enfermant dans une cage à volailles. Mais ça ne nous avance guère...

— Qu'il est joli ! Et ces yeux, quels yeux merveilleux ! Mais que va-t-on en faire ?

— J'irai le noyer plus tard, après la messe.

— Ce serait vraiment dommage, tu sais, on dirait qu'il veut nous parler...

— Je ne vais quand même pas le garder ! »

Bertille haussa les épaules, écarta le repas du feu, mit son fichu et les voici bientôt, bras dessus bras dessous, descendre la grand-rue illuminée pour se rendre à l'église. Et, tout en cheminant, Siméon se demandait si les renards fêtent aussi la Noël...

### III

« Un enfant nous est né, un fils nous a été donné ! » disait le curé du haut de sa chaire. « C'est le miracle de Noël » Et, tandis qu'il parlait, Bertille pensait à Siméon et à tous les Noëls qu'ils avaient passé aux côtés l'un de l'autre, dans la joie ou la peine, mais toujours ensemble... Elle leur en souhaitait tant encore, qui ne soient pas entachés de vieillesse...

... Siméon, lui, pensait au renardeau. Ou plus précisément à sa mère, la renarde, qui ne devait pas comprendre pourquoi il manquait un petit et sans doute le plus intrépide... Il pensa au petit animal, seul au logis, tapi au fond de la cage à volailles. Tout en écoutant le curé, le regard de l'homme errait sur la crèche, le Jésus et le Saint-Joseph, la Sainte Vierge agenouillée. L'âne et le bœuf les réchauffaient de leurs soufflés mêlés.

Et tout à coup, notre Siméon eut une vision. Le poupon rose sur son lit de paille se prenait un museau allongé, ses oreilles se dressaient, tandis que sa mère se couvrait de poils roux que ne dissimulait pas l'épaisseur de ses voiles... C'était si beau ainsi, la renarde se penchait sur son petit qui lui adressait ce regard, ce regard plein d'amour pour les bêtes et les hommes. Un vrai miracle de douceur.

Il secoua la tête. *Mon vieil esprit déraille !* se dit-il sans plus y penser.

Mais il y pensa à nouveau, devant la rivière à moitié gelée. Le renardeau à ses côtés, au fond de la cage à volailles. Il n'avait plus qu'à le jeter à l'eau et tout était dit.

Non, tout n'était pas dit. Si Le Sauveur était venu aussi pour sauver l'âme des bêtes, alors ce serait un terrible péché de tuer ce renardeau. Dieu pouvait prendre toutes les apparences, même celle d'un petit, dans le nid de sa mère. Il ne savait pas, le brave Siméon, il ne savait plus. Sa tête s'embrouillait, il remit à plus tard l'exécution de l'animal.

Dans la chaumière, l'humble repas se préparait, les pommes de terre fumaient, les châtaignes embaumaient, Bertille avait dressé la table du mieux qu'elle pouvait. Il y avait trois couverts : un pour Siméon, un pour elle et un pour le pauvre. Ce pauvre qui ne frappait jamais à leur porte car il était bien difficile d'en trouver un plus misérable que ce vieux ménage.

Bertille prit la cage à volailles des mains de son mari.

« Que fais-tu donc ? »

— Tu le vois bien, mon beau, je le mets à la place du pauvre, répondit-elle. C'est notre invité de Noël. N'oublie pas qu'il a tout perdu, ce renardeau, à se prendre à ton piège. »

Et Siméon eut l'impression que l'animal lui souriait.

#### IV

Ils mangèrent de grand appétit. Jamais ils ne s'étaient ainsi régalés : les pommes cuites leur parurent délicieuses. Elles avaient une chair tendre, un fondant... un moelleux... quelque chose de plus que d'habitude... le pain noir avait la saveur du foie gras, quant aux châtaignes, elles craquaient sous la dent comme de petits sablés... d'autres avaient la saveur acidulée du pain d'épices. En un mot, ils se régalèrent comme jamais. Les vieux époux eurent même l'impression que l'eau de leur puits s'était transformée en champagne doré, qui vous monte à la tête avec ses bulles légères.

Dans sa cage, assis bien droit sur son derrière, le renardeau les fixait de son regard doux et semblait écouter de toutes ses oreilles. On aurait cru qu'il comprenait, qu'il les remerciait de l'avoir invité à leur table.

Sous l'effet du bien être, peut-être aussi de l'eau au goût de champagne, Siméon prit la main de Bertille :

« Joyeux Noël, ma douce. Tu vois, je n'ai pas de présent à t'offrir et pourtant... »

— Tu m'offres ta tendresse et c'est bien suffisant, répondit-elle en rougissant. Et puis, comme l'a dit le curé, cette nuit, tous les vœux peuvent se réaliser. Il suffit de souhaiter... et d'y croire.

— Et si nous faisons vœu de nous aimer toujours ? demanda-t-il.

— Et pourquoi pas celui de retrouver notre jeunesse ?

— Je souhaite aussi que même la mort ne puisse nous séparer !

— Que nous restions à jamais enlacés...

— Pour l'éternité ?

— Oui, pour l'éternité... »

Leurs lèvres se joignirent, puis les époux éclatèrent d'un rire triste. Vrai, ils se comportaient comme des enfants à penser que les souhaits se réalisent !

Dans la cage, l'animal jappa brièvement et se tut.

Bertille montra le renardeau.

« Qu'est-ce que tu vas en faire ? »

Siméon haussa les épaules sans rien dire.



Bertille sourit, elle le connaissait bien, jamais il ne se résoudrait à tuer le petit animal, surtout un jour comme aujourd'hui.

« Bon ! Eh bien moi, j'y vais ! » déclara Siméon. Il se leva, empoigna la cage à volailles, enfila sa houppelande et disparut bientôt dans la nuit blanche. Sur le seuil, Bertille regarda la trace de ses pas se recouvrir de neige, puis rentra en hochant la tête.

## V

Siméon sortit d'Estissac par la route de Villemaure. Il n'était plus à se demander si les renards, les renardes et les renardeaux fêtaient la Noël, ni ce qu'il allait faire de l'animal car sa décision était prise. Arrivé à l'endroit où il avait attrapé la bestiole, le brave homme ouvrit grand la cage :

« Allez ouste, petit, dehors ! Retourne vers les tiens et ne te prends plus jamais à mes collets ! »

Le renardeau ne se le fit pas dire deux fois. Il jaillit de là et s'enfuit sous les arbres.

Mais tout à coup, à quelques pas de là, le voilà qui s'arrête, s'assied sur son derrière, tout en regardant Siméon fixement. Il semble attendre quelque chose.

L'homme ne saura jamais ce qu'il lui a pris à ce moment-là.

Il n'a pensé à rien. Il a juste eu envie de lui crier :

« Que la paix du Seigneur soit avec toi, Petit !

— Et avec ton esprit ! » répondit l'animal avant de disparaître.

Ébahi, Siméon regarde autour de lui. Personne. Juste ses pas d'homme dans la neige et de fines traces de pattes qui s'éloignent. Il pense qu'il a halluciné. Il pense qu'il est bien fatigué. Et il s'en repart, dans le noir.

Marcher lui fait du bien. Il ne sent bientôt plus ses jambes et une nouvelle vigueur court dans ses veines. Il rentre bien plus vite qu'il n'était parti, heureux d'annoncer à Bertille qu'il lui a épargné son petit renardeau de la Noël. Et qu'il a fort bien fait, sans doute. Parce qu'il a cru... eh bien, il a cru l'entendre parler !

Mais Siméon n'est pas au bout de ses surprises. Voilà que sort de la maison une toute jeune fille, qui vient à sa rencontre. À ses longs cheveux bruns et ses yeux myosotis, il lui semble reconnaître... mais non, ce n'est pas possible ! Mais pourtant si, c'est bien Bertille, Bertille qui court vers lui sur ses jambes de quinze ans !

La jeune fille, qui rit de joie, le prend par les épaules, le conduit au miroir et voilà qu'il se voit, lui, Siméon, droit comme un I et sans plus aucune ride. Quel est donc ce prodige ?

Les deux jeunes gens ne se le demanderont pas longtemps, heureux d'avoir à nouveau devant eux toute une vie, une longue vie pour se chérir et on dit même...

... on dit même que la mort, bien des années plus tard, les trouvera un soir dans le jardin à se faire des serments sous la lune... qu'elle les transformera en deux sapins bleutés et que, la nuit de la Noël, on peut entendre leurs mots d'amour murmurés par les branches et que le vent emporte...

FIN

# Tigres

## (Daniel Walther)

« *Tiger, tiger, burning bright /In the forests of the night/ What immortal hand or eye/  
Could frame thy fearful symmetry ?* » / William Blake<sup>1</sup>

Les tigres feulèrent durant la moitié de la nuit. Puis ils s'endormirent, et se réveillèrent affamés. C'étaient encore de très jeunes fauves. Le peu d'intérêt que la tigresse manifesta rapidement à l'égard de ses trois rejetons posa notamment un problème de lactation pour cette femelle négligente et un problème de survie pure et simple pour les petits. Mais les progrès de la science en matière de défaillance nutritionnelle réglèrent la question : la responsable-nursery du zoo, Delly Duke, se chargea des jeunes félins voraces. Ils étaient forcément encore patauds, mais se montraient bizarrement agressifs. Même leur mère semblait les craindre. Bref, ils affichaient un comportement déviant, et Delly nota sur son calepin : « Les trois tigrillons sont bien « étranges ». Surtout Shere Khan (c'est Freddy qui a tenu à le nommer ainsi) à cause de sa façon de faire quand il vient se frotter à ceux qui prennent soin de lui. Il ne « demande » rien, il a l'air de dominer les humains. Ceux-ci se laissent prendre à ses chatteries. C'est tout naturel, tout bête. Mais l'animal se glisse dans la confiance des gens, comme si c'était tout naturel. Mais les autres, son frère et sa sœur, agissent de même. Ce sont de petits démons caressants. »

Note Delly Duke : « Insidieux. Insidieux est le terme qui convient, mais « *goulish* » siérait encore mieux. En effet, j'ai pu en ma qualité de conseillère en éthologie animale observer le comportement de Shere Khan, de son frère et de sa sœur ( Tom & Lydia ! ) En fait, ils semblent nous « observer » et tenter de nous « catégoriser » – bel et bien. Incontestablement, Shere Khan est le chef de la « fratrie ». C'est lui qui préside aux jeux du trio. Tom et Lydia lui obéissent totalement et spontanément. Avec un total acquiescement. Ils semblent toujours attendre les consignes de leur frère : en fait le « benjamin » des trois... Mais c'est incontestablement le plus intelligent du lot, si ce terme a quelque valeur dans le vocabulaire des spécialistes du règne animal. Les félins sont-ils réellement bien placés dans le classement des intelligences animales ? Ah, l'éthologie ! Et ses mystères ? Les félins, par exemple, sont largement battus sur le plan de l'intelligence par les rats et/ou par corbeaux. Mais certains récits de chercheurs insistent sur les 'techniques' de chasse des prédateurs de la savane ou de la jungle et les placent plus ou moins hauts dans le domaine de l'invention, alors que d'autres parlent de comportements qui évoluent exclusivement au nom de la nécessité. Mais l'éthologie est une science « moderne ». Delly Duke a noté : « Ce Shere Khan est un bestiau diabolique, qui bouscule notre connaissance des mœurs félines. Je vais l'explorer de mon mieux... »

---

<sup>1</sup> « Tigre, tigre flamboyant dans les forêts de la nuit, quelle main, quel œil immortels ont tracé ton effrayante symétrie ? » William Blake, TIGER, TIGER.

Mais Miss Duke n'était pas une « scientifique » reconnue. Comme Schliemann, qui fut considéré comme un « doux dingue » avant de situer et de découvrir Iliou/Troie, bien avant l'archéologie universitaire officielle. Et Miss Duke pensait peut-être devenir le Schliemann de l'éthologie... Pourtant les événements la gagnèrent de vitesse... En pénétrant dans la tanière de béton de Shere Khan, de Lydia et de Tom (Cat), Joss, le gardien des félinés, trouva le cadavre de la (relativement) jeune femme. Mutilé et grignoté par de petits crocs. Les enquêteurs en poussèrent des cris d'orfraie : la victime avait été « scientifiquement dépecée », un Jack-the-Ripper n'aurait pas fait mieux ! Les organes avaient été disposés autour du cadavre de Dolly Duke, comme pour laisser un message : à QUI ? POURQUOI ?

Ils trouvèrent Khan endormi, innocemment, dans son berceau de béton. Il ronflait, dans une sorte de sourire, dévoilant ses dents de petit félin... bien trop jeune pour songer à autre chose qu'à des jeux innocents avec son frère et ses sœur, repus et silencieux...

FIN

## La Vie comme du miel (Gulzar Joby)

Les trois amis sirotaient leur boisson sur le balcon. Que c'était bon de se retrouver après une si longue absence. L'automne s'avancait doucement vers l'hiver, les feuilles quittaient à regret les grands ormes bordant le parc Knofler. L'air se faisait frisquet, mais pour rien au monde ils ne seraient rentrés dans l'appartement d'Eva.

« Alors, grand méchant, il paraît que tu t'es débarrassé de Caligula ? »

Stuart fronça les sourcils, faussement vexé.

« Qui te l'a dit ? »

— Ta dernière maîtresse, nigaud ! Je te rappelle que nous allons toutes deux au même cours de danse. Alors ?

— Eh bien, oui, j'ai donné mon chat à une association qui les récupère ! Il finit sa vie en bord de mer, dans le Lancashire. »

De temps en temps, Stuart visionnait sa chambre capitonnée avec fontaine de lait, haute de quatre pieds, demandait de ses nouvelles à la directrice de l'établissement. La propriété était luxueusement confortable, avec un grand parc et un fantastique assortiment de jeux félins.

« Je ne te reprochais rien, Stuart... J'ai fait de même avec mon ancien chien, tu le sais bien. »

L'un et l'autre ne regrettaient rien, et partageaient un instant la douce nostalgie de leurs encombrants compagnons à quatre pattes. Mais qui pouvait résister à la mode ? Eva déboucha la fine bouteille d'alcool, et servit ses deux amis.

« Je suis curieuse de savoir ce que tu as choisi. »

— Moi aussi !

— Veux-tu que nous nous montrions nos compagnons ?

— Bien sûr ! Ma charmante maîtresse, que tu connais si bien, a refusé de m'en dire plus. »

Eva rapprocha sa chaise de Stuart et minaуда, très fière de son acquisition, trouvant son idée la plus spirituelle au monde. Craignant soudain un incident regrettable, elle recula jusqu'à l'Eucalyptus en pot.

« Je te présente ma petite Bianca ! »

— Et moi, je te présente ma belle Sherka ! »

Stuart abandonna son verre sur la table, et remonta lentement le bras gauche de sa chemise jusqu'au coude. Eva en fit de même avec son pull-overtech. Stuart ne comprit pas immédiatement ce dont il s'agissait. Son amie semblait simplement porter un très long bracelet. Puis il comprit, admiratif et craintif à la fois. Le bracelet se défit, se déroula avec lenteur, cercle après cercle. Eva, elle, s'émerveilla.

« Qu'elle est mignonne ! C'est une gerbille ? Je peux la caresser ? »

— Bien sûr ! Ne fais pas de geste brusque, c'est tout. »

La petite souris tendit son nez rose palpitant vers cette géante inconnue dont la main s'avancait vers elle. Son bassin émergeant de la peau du poignet clairsemé de poils lui laissait peu de liberté de mouvement. Pourtant, elle saisit le doigt d'Eva avec ses seules minuscules pattes de devant. Stuart, lui, avança

précautionneusement sa main droite. Sherka tendit sa tête, effleurant les doigts, par-dessous, par-dessus.

« Comme elle est fine, c'est incroyable. J'adore sa couleur vert pomme.

— C'est pas vraiment une vraie couleuvre pour la taille. Elle est inoffensive, la pauvre chérie. Ils ont rajouté un gène fluo, je crois. Bonjour Bianca ! J'en serais jalouse, dis donc ! Je vais lui chercher un morceau de fromage !

— Non, laisse ! Elle a mangé il y a une heure. Elle a tendance à grossir, ce n'est pas bon pour elle. »

Eva se resservit de la main droite un verre de l'alcool de poire qu'elle avait ramené de France. Stuart lui indiqua l'animalerie et la clinique de la galerie marchande où il avait été opéré sous anesthésie locale. Il n'avait pas hésité longtemps, il avait eu immédiatement un coup de cœur pour Bianca.

« Caligula ne te manque pas ?

— Un peu. Mais qu'est-ce que tu voulais que j'en fasse ? Je voyage sans cesse. C'est une agence spécialisée qui passait le nourrir. Je ne suis même pas certain qu'il comprenait qui était réellement son propriétaire. Alors que Bianca, elle, me suit partout, elle est tellement pratique. Il existe toute une gamme d'aliments, de traitement pour qu'elle supporte l'avion ou la chaleur, le froid. Je lui ai même pris un gilet à sa taille. Mais ce n'est pas évident pour la vêtir. J'y ai renoncé. »

Stuart, le bras droit toujours tendu vers Eva, laissa Sherka s'enrouler lentement autour d'un de ses doigts, sa minuscule tête oscillant, cherchant avec sa langue à explorer le monde. Il remarqua alors avec amusement qu'elle portait une montre incrustée entre ses fines écailles. Il retrouvait bien son amie dans ce raffinement.

« Il n'y a pas un problème ? Un serpent, ce n'est pas un animal à sang froid ? Comment peut-elle survivre avec toi ?

— La vendeuse m'a tout expliqué. En fait, elle est à sang chaud, comme nous. On m'a dérivé une veine et une artère du bras, on les relie au bout de Sherka, et après, ils l'ont cousu sur moi. C'est très bien fait. Tu as vu, j'ai à peine une légère cicatrice ? Le seul inconvénient, c'est que je dois prendre un médicament une fois par semaine.

— Pareil pour moi. Mais c'est remboursé par mon contrat d'assurance santé. Au titre d'anti-stress, je crois. Je n'ose te demander ce que j'ai en tête, Eva !

— Vas-y ! On se connaît depuis longtemps...

— Eh bien, disons, au lit, comment cela se passe ? Je n'aurais pas envie de passer la nuit avec une partenaire et son serpent qui me guette durant l'acte.

— Arrête, tu te trompes ! Il faut juste bien les choisir, c'est tout. Mon dernier amant mensuel, la première fois où je l'ai entrepris, je ne lui ai rien dit, tu penses ! C'est toujours un plaisir de s'amuser un peu. Je venais juste de me faire opérer, et ma petite chérie était nerveuse. Je l'ai menacé, du genre si tu ne me contentes pas, Sherka va te mordre les fesses. Parce qu'entre filles, nous sommes solidaires. En même temps, il était Catho Dialoguiste. Alors tu vois, toute la légende, la pomme, le serpent, ça le faisait fantasmer. Crois-moi, il n'a pas arrêté de bander pendant deux heures. Stuart rassurait Bianca avec de tendres caresses sur son pelage bleuté.

— En somme, tu t'es condamnée à ne plus coucher qu'avec des Catholiques !

— Dans un sens, ce n'est pas grave. Après tout, ce sont des gens comme nous.

— Je suis bien d'accord. Vieux jeu, mais sympathiques. »

Stuart finit son verre. Eva ayant posé ses bras sur la table, Sherka ondulait, approchant des raisins posés dans une coupelle. Il garda prudemment Bianca affolée en retrait sur l'accoudoir du fauteuil.

Eva et Stuart se tournèrent vers leur troisième ami, resté silencieux.

« Et toi, Buzz ? Toujours à penser à ton boulot de courtier à la City ?

— C'est vrai, tu n'as pas dit un mot depuis ton arrivée.

— Notre ami ne perdrait pas son temps à s'occuper d'un petit compagnon. Il sait bien que cela ne lui rapporterait rien ! Tu as toujours été le plus intéressé de nous trois. Mais on t'aime bien quand même. »

Buzz leur sourit, renversa légèrement sa tête en arrière, puis ouvrit grand la bouche, sentant agréablement le miel. Son essaim personnel d'abeilles en jaillit, tournant un instant autour de la table, puis s'en allant butiner les fleurs du balcon.

FIN

# La Vipère

## (Marion Lubréac)

Il était là. Depuis longtemps. En réalité, il est probable qu'il ait toujours été là. Aussi longtemps que moi peut-être. Je l'ignorerai toujours et il n'en sait rien, lui non plus.

Tout de suite, dès que mes yeux se sont ouverts à travers l'eau verte, je l'ai vu. Où plutôt, je me suis aperçue de sa présence. Lui, il a senti la fixité froide de mes prunelles dardées sur lui.

Oui, c'est cela, il m'a découverte. Et c'est alors que je l'ai reconnu, comme s'il m'appartenait.

Je l'ai su tout de suite. C'était lui, la nuit, dans le coassement feutré sous la pluie d'étoiles. Lui, dans les rondeurs impalpables des nuages. Lui, sous la caresse de mes doigts rêveurs contre l'écorce épaisse des pins. Lui, l'amoureux bercement des cigales.

Il avait l'odeur enivrante et chaude des épices de son pays. Une saveur d'homme, forte et attirante.

Il se tenait assis sous le gros chêne, tranquille, sans bouger.

Son regard de menthe me considérait avec une tendresse infinie et un calme surprenant.

« Viens à moi, tu es mienne. Rejoins-moi, je suis à toi... »  
Semblait-il dire.

Sans crainte, il m'a laissé approcher. Sans me quitter des yeux. Il m'a saisie de ses mains fortes. Il a déchiffré le livre de mes yeux-papillons d'obsidienne, a déshabillé sous les pierres sèches et schisteuses mon corps glissant de reptile.

Avec une infinie précaution, il m'a serrée contre son torse puissant aux senteurs poivrées.

Longtemps, indéfiniment, il m'a apprivoisée, moi la vipère, la sauvageonne. À voix basse il murmurait de douces incantations chantonnantes.

À bout de ma résistance, je me suis détendue et laissée aller contre lui. Et il m'a emmenée. Loin de chez moi. Loin du tumulte et de la révolte. Il m'a emportée dans son antre étrangement familier, où tout semblait prêt pour moi

Depuis, sans relâche et avec patience, il me berce encore en son cœur, me réchauffe de ses yeux et m'hypnotise de ses douces paroles. Sans se lasser. Sans jamais me quitter.

Doucement, la vipère que j'étais quitte sa folie destructrice et devient femme. Entité magique, liane, lierre, elle s'enroule tendrement pour ne jamais quitter les bras rassurants de son amant troublant.

FIN

## Biographie des auteurs

Gilles Bizien est né le 27 octobre 1970 à Harfleur, en Seine Maritime. Il écrit et peint depuis son plus jeune âge. Il a une formation en arts graphiques et a suivi parallèlement une formation en dessin et en peinture aux Beaux Arts. Il est l'auteur de nombreux recueils de poèmes et de nouvelles. Sa peinture est forte et expressive.

Publications : *Rouge Totem*, Éditions Poètes (Laurent Fels, Luxembourg), 2005 ; *Néantes*, Éditions Chloé des Lys, Belgique, 2006 ; *Japanese Night* (nouvelle SF), in *Géante Rouge* n°3, été 2006 ; *Kannibalistique contemporaine*, in *Mortibus* 6/7, mars 2008 ; *Enfants pour l'enfer*, court roman fantastique, éditions POP fiction (Québec), octobre 2009.

Publication récente : *Singularités*, roman SF, éditions Kirographaires, mai 2012.

[Son Blog littéraire](#)

Essentiellement nouvelliste, Claude Bolduc erre dans les brumes du fantastique et le froid de l'épouvante depuis presque vingt ans. Sa production de quelque quatre-vingt-cinq textes est saupoudrée dans des fanzines, des magazines, des revues, des collectifs et des anthologies, au Québec, en France et en Belgique. Bien que peu porté sur la forme longue, il a publié en 2005 un court roman fantastique, *Entre les bras des amants réunis*, dans *L'année de la science-fiction et du fantastique québécois* (Alire). *Les yeux troubles et autres contes de la lune noire*, Éditions Vents d'Ouest (Gatineau), est une sélection de ses meilleures histoires de peur parues entre 1993 et 1998. Son nouveau recueil, *Histoire d'un soir et autres épouvantes*, en fait autant pour la période 1999-2005.

Publications récentes :

– *Prime Time*, roman (avec Serena Gentilhomme), aux éditions Interkeltia (Canada), 2008.

– *Entre les bras des amants réunis*, suivi de *Contes de la nuit tombée*, éditions Vents d'Ouest, collection « Rafales » (2010).

> [SON SITE](#)

Gulzar Joby. est titulaire d'un Deug mention Physique et Sciences de la matière à Lyon 1er (1992) et d'un DNSEP Design aux Beaux-Arts de Saint-Etienne (1999), Il est également auteur et animateur d'abribus éditions, maison d'édition associative de textes courts, depuis 2003. Aidé de deux correcteurs, il a commencé à écrire de l'anticipation et de la science-fiction en janvier 2006. Sa première nouvelle (*Marie-Madeleine*) a été publiée dans le [Phénix Spécial nouvelles n°7](#) (février 2008). Depuis novembre 2007, il écrit également pour les enfants, sur des sujets aussi sérieux que l'anticipation, la science ou la technique.

Il a reçu le premier prix du concours de nouvelles organisé en 2011 par l'Ensta Paris Tech et Sciences et Avenir sur le thème « Un bug, un clic, un imprévu... et tout bascule ! », pour son récit intitulé [C'était mon dernier bateau](#). Plus récemment, il a reçu le 2e Prix Infini 2011 pour sa nouvelle *L'ignorance qui m'est si nécessaire*.



Dernière publication : *Jopi et son Vocan*, dans l'anthologie *Les Robots sont-ils vraiment nos amis ?*, Editions Voy'el, Jan. 2012.

Parus : *J'atteindrai le pôle Nord*, nouvelle, *Galaxies* n°18 Spécial concours « 2050, le Réchauffement », Juillet 2012 ; *L'ignorance qui m'est si nécessaire*, Géante Rouge n°20, 2012 (nouvelle lauréate du Prix Alain le Bussy 2011).

> [Son blog](#)

Jenny Elisabeth Kangasvuo est née à Helsinki en 1975. Elle habite aujourd'hui Oulu, dans le nord de la Finlande. Elle rédige une thèse de doctorat sur la bisexualité en Finlande qui marquera la fin de ses études d'art et d'anthropologie à l'université d'Oulu. Elle se passionne pour la culture populaire japonaise. Elle écrit, dessine et pratique la cuisine... médiévale.

Alexander Karapantchev est né en 1951 à Sofia, Bulgarie. Il a obtenu un master en langue et littérature turque et est également diplômé de langue et littérature russe. Dans le domaine de la SF, il travaille aussi bien en tant que journaliste, nouvelliste et poète, ainsi que comme rédacteur et éditeur de science-fiction. Sous sa direction ont été publiées 15 anthologies de SF bulgare. Il a obtenu une douzaine de prix nationaux ainsi que le Prix EUROCON 2002 qui a encouragé ses débuts en littérature. Il est l'auteur de deux ouvrages : un recueil de nouvelles « Au Temps d'Unimo » et un recueil de poésie.

Il a également publié dans le magazine en ligne danois [Phantazm](#).

Jean-Pierre Laigle, né en 1947, a remporté le deuxième prix du concours de nouvelles « Visions du Futur » 2000 pour *Sept Ethérogrammes*, paru dans *Présences d'Esprits* n°23. Il a entamé la rédaction d'un cycle de nouvelles, de courts romans et de romans sur un empire interstellaire dépourvu de moyens de communication plus rapides que la lumière et dirigé par des immortels, dont le pilote (*Mission : Destinée*) a été publié dans *Solaris* n°139 (automne 2001). Cette série, qui s'étend sur plus de cinquante millénaires et comprend déjà sept textes, fait partie de la veine techno-sociologique de l'auteur, mais il cultive aussi une veine proche du Fantastique dont *Premier Acte* est un bel exemple.

Dernière publication : *Mon Journal pendant la drôle de crise* (nouvelle in [Solaris 177](#), Hiver 2011).

(Dés)agrégée des Lettres et nouvelliste, Léo Lamarche se consacre entièrement à l'écriture et à la littérature (plus ou moins) noire. Elle a écrit une trentaine de nouvelles éditées en revues et recueils collectifs, ainsi que sur Internet. *Leçon de Ténèbres*, recueil de nouvelles, a paru aux éditions Noir Délire en 2004 et un second recueil dédié à l'association "La Voix de l'enfant" est en ligne sur le site nouvelle-donne.net

*Secret de famille* a reçu le Prix Gérard de Nerval de la Nouvelle 2004 sous le titre *Le Secret* et a été édité par les Éditions Arthémuse.

Publications récentes :

- *Macadam Blues*, 2010, Coups de tête (roman noir)
- *Érec et Énide et autres histoires de chevaliers*, Le Livre de Poche Jeunesse, 2010 (récits du moyen-âge)
- *Le Diable au corps*, tome 1 de ses « Contes du diable vauvert », février 2011, [éditions Oskar](#).

Marion Lubréac est née un 14 mars et vit désormais dans le sud de la France. Elle est l'auteur de plusieurs poésies classiques, de poésies "libérées", de contes fantastiques courts et de nouvelles. Elle participe très régulièrement à [LA VENUS LITTÉRAIRE](#) dirigée par TANG LOAEC dans la rubrique LUBREACTION. Ses poèmes et Haïkus érotiques sont de toute beauté.

Elle a participé au fanzine Reflets d'Ombre (2006) et publié :

- *Joyeux anniversaire Duncan*, revue Marmite et Micro Onde, éditions L'Œil du Sphinx.

- *Du porc à l'aigre doux*, revue Hauteurs, déc. 2005, puis Lunatique 71, printemps 2006.

- *Margot, Le Voile de Maya, et Pénétration maléfique*, Horrifique 52 (Spécial « Femmes de l'Étrange » #9), juillet 2006.

- *La Morcelée* sur le site Portail SF (février 2009).

> [Sa plus récente publication](#)

Annette Luciani/Amy Shark est née à Bastia.

Lettres modernes à Paris III. Paris, le Club des Poètes et la rue des théâtres.

1991 Doctorat en littérature comparée sur une facette méconnue de l'utopie (l'abhumanisme de Joppolo et Audiberti).

Enseigne la littérature, la grammaire, la culture et la civilisation françaises en Californie.

Lecture de l'œuvre des écrivains et des poètes américains (double passion pour Céline et Bukowski). Fondation avec Lost Spirit Press des éditions Ouchebti, qui commettront quelques ouvrages bilingues avant de sombrer.

2007 : retour en Corse, avec un projet ambitieux ; création de l'association Kurnos-Oikouménè ( « L'île ouverte sur le monde » ) et la [Casa Agostino Giafferri](#), un établissement qui lie tourisme et culture.

Ecriture non-stop (domaines favoris : fantastique-polar-thriller-poésie).

Dernières parutions :

• *La Maison amoureuse*, in [Les Mondes de Masterton](#), anthologie, « Rivière Blanche », Janvier 2012.

• [Jour de chance pour les salauds](#), roman, Société des écrivains, décembre 2012.

Johanne Marsais a brutalement décidé, à 33 ans, de mettre fin à la souffrance et à l'angoisse permanente que représentait pour elle l'existence en notre société. Elle a peu écrit et peu publié : quelques nouvelles dans des fanzines, un texte remarquable (*Face à face*) dans l'anthologie de Philippe Curval : Futurs au présent (Denoël, 1978) qui ouvrait la voie d'une carrière d'écrivain prometteuse. Si la brisure irrémédiable que constitue son geste nous interdit de connaître l'avenir d'une œuvre qui restera suspendue, elle ne peut nous empêcher heureusement d'écouter une voix originale dans le concert de ses pairs : les jeunes écrivains de SF... (article dans Libération du 4/03/80).

Juan Pablo Noroña est né à Ciudad Habana (Cuba) en 1973. Il est rédacteur-correcteur correspondant de [Radio Reloj](#) (Clock Radio). Il est également titulaire d'une licence en philologie et a déjà publié dans l'anthologie Reino Eterno (Letras Cubanas, 2000), ainsi que diverses collaborations dans le fanzine de littérature fantastique MiNatura. Il a aussi publié *Hermano cósmico* dans La Guayaba Mecánica. Il a été classé premier au concours de Conte bref Media-

Vuelta et finaliste au Concurso Dragón, Cubaficción 2001. Axxón a publié son conte [Hielo](#) dans son numéro 136. *Chimère* est parue dans le [numéro 149](#).

José Vicente Ortuño est né en 1958 et vit dans la région de Valence (Espagne) ; c'est un lecteur " compulsif " de science-fiction, d'imagination et de terreur. Il a toujours aimé inventer des histoires pour s'endormir, au lieu de compter les moutons, ce qui l'ennuyait. Il est membre de la TerVa (Tertulia Valenciana), une des associations littéraires les plus actives d'Espagne. Il collabore à la publication Fabricantes de sueños, anthologie qu'édite annuellement l'Asociación Española de Fantasía, [Ciencia Ficción y Terror](#).

Sur notre site, voir son recueil « [Sauve qui peut !](#) ».

> [Son BLOG](#)

Jean-Pierre Planque est né en 1951 et vit en Guadeloupe depuis 2000. Il a écrit et publié une soixantaine de nouvelles dans fanzines, revues, journaux et anthologies, puis sur Internet. Son premier roman (« L'Esprit du Jeu »), écrit en collaboration avec son ami Patrick Raveau, a été publié en octobre 2007 par les éditions EONS. Il a principalement écrit des récits fantastiques et de science-fiction, mais il est également très attiré par le roman noir et par le mélange des genres. Depuis une douzaine d'années, il dirige un site entièrement dédié aux littératures de l'Imaginaire et a permis la publication en ligne de plus de 250 nouvelles issues de France, Belgique, Suisse, Espagne, Italie, mais aussi des pays d'Amérique latine et des pays de l'Europe de l'est et du nord. Ce patient travail lui a permis de cultiver nombreuses relations amicales avec écrivains et écrivaines un peu partout dans le monde.

> <http://pagesperso-orange.fr/jplanque/>

> <http://pagesperso-orange.fr/jplanque/nouvelles.htm>

Thierry Rollet est Né à Remiremont (Vosges) en 1960. Il se consacre à la littérature depuis l'âge de 15 ans. Il a publié son premier ouvrage à 21 ans et vient de publier son 7e ouvrage. D'abord enseignant, Thierry Rollet a fondé, en 1999, l'entreprise SCRIBO qui s'occupe de diffusion de livres, de conseils littéraires aux auteurs désireux d'être publiés, d'édition à compte d'auteur avec sa filiale : les Éditions du Masque d'Or, d'un atelier d'écriture et de formation en français et en anglais.

Soledad Véliz Córdova est née au Chili il y a 29 ans. Diplômée de psychologie, elle est écrivaine et illustratrice. Soledad est l'un des grands espoirs féminins de la littérature chilienne de science-fiction et de fantastique...

La Lettre (*La Carta*) est parue dans le [n°159 de Axxón](#) en février 2006. Elle a également publié dans la revue Fobos et a été primée par la revue Macondo.



La réalisation de cette anthologie et sa maquette sont © JPP.  
Toutes les nouvelles de « Animaux et insectes fantastiques » sont  
parues sur le site :

<http://pagesperso-orange.fr/jplanque/nouvelles.htm>